21 JUIN 1952

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 349 - 100 FRANCS

Illinois U Library

NOUS FÊTONS SANTOS-DUMONT

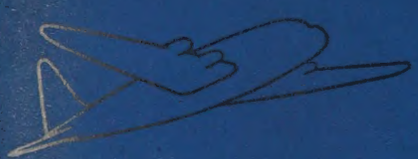
Il y a peu de jours on rappelait le souvenir de la première liaison aérienne New-York-Paris réalisée par Lindbergh. Diverses manifestations commémorent en ce mois le cinquantenaire des principaux exploits de Santos-Dumont, que nous montrons ici quittant le parc de Saint-Cloud, en 1901, à bord du dirigeable avec lequel il devait gagner le prix Deutsch. Santos-Dumont fut aussi un pionnier de l'aviation. Que de chemin parcouru en cinquante ans pour arriver aujourd'hui à l'avion à réaction aux vitesses fulgurantes!

TOURISTES...

...QUI VISITEREZ LA CORSE PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA **BALAGNE**

ILE ROUSSE ET CALVI



L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES

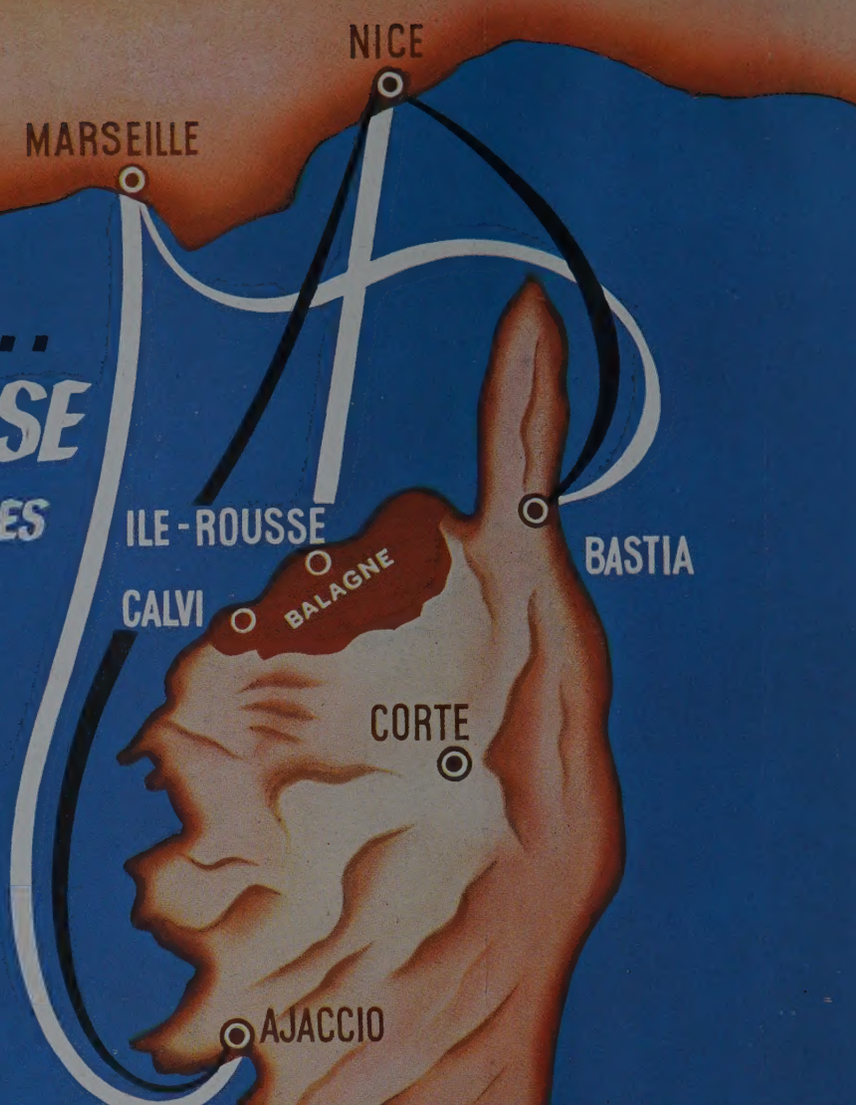
LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL



SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

DE LA **CORSE**

8me ANNÉE — NUMÉRO 349

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

21 JUIN 1952

RÉVOLTE A KOJE : TRENTE-NEUF MORTS

AYANT usé longtemps de mansuétude à l'égard des prisonniers sino-coréens qui, prétendant faire la loi dans le camp de Kojé où ils étaient détenus, y répandaient le trouble et l'agitation, les autorités américaines ont dû se résigner à recourir à la manière forte. Armés de lances, de baïonnettes et d'armes diverses, les prisonniers du « bloc 76 » tentaient, en effet, de s'opposer par la violence à leur évacuation. Pour en venir à bout les parachutistes et les chars américains ont dû livrer une véritable bataille. Des deux côtés, des hommes tombèrent. Et, dans les baraquements, les soldats trouvèrent, outre une vaste organisation clandestine, des prisonniers exécutés, d'autres ligotés et maltraités pour s'être refusés à suivre les consignes communistes. Le colonel coréen Lee Koo (ci-dessus) fut finalement contraint de se rendre, et le sévère échec subi par les mutins incita les prisonniers des autres « blocs » à se laisser évacuer. Phot. A. P.

AUX QUATRE COINS

LES HOMMES NE SONT PAS DES ANGES

La révolte des prisonniers de guerre sino-coréens du camp de Koje n'a pas manqué d'étonner les belles âmes et, en particulier, certains idéalistes d'outre-Atlantique, que rien, semble-t-il, ne parvient à guérir de l'utopie.

A-t-on jamais entendu parler de rébellion dans les camps de travail soviétiques, où peinent des millions de concentrationnaires esclaves ? Conçoit-on qu'ils se soulèvent pour obtenir le téléphone dans leurs geôles ou qu'ils puissent kidnapper le camarade chef de camp ? Impossible. Ces révoltes et ces manifestations paraissent au contraire toutes naturelles dans les pénitenciers modèles des Etats-Unis, où l'on a vu, il y a quelque temps, un directeur de prison féliciter les mutins pour leur magnifique résistance aux autorités ! Elles semblent également avoir pour terrain d'élection des camps où des conditions relativement enviables pourtant étaient faites aux prisonniers. A Koje, le commandant montrait tant de bienveillance à ses administrés, on n'ose pas dire à ses prisonniers, que lorsque ceux-ci avaient quelque chose à lui dire, ce n'étaient pas eux qui venaient à lui, sous bonne garde, mais lui qui déférait docilement à leurs convocations, seul, sans armes, un bon sourire de sympathie humaine aux lèvres. Jusqu'au jour où il se fit enlever comme un enfant.

En dépit d'expériences aussi nombreuses que malheureuses, bien des Américains ne se lassent pas, en effet, de considérer les hommes comme des anges, légèrement corrompus sans doute par de mauvaises habitudes sociales et politiques, mais qu'il suffit de lâcher en liberté pour qu'ils retrouvent leur innocence naturelle. Malheureusement ces anges ne manquent jamais à la première occasion de se transformer en démons. A Koje, loin que la liberté ait engendré une organisation intérieure démocratique parmi les quatre-vingt mille prisonniers du camp, elle a permis aux plus violents d'établir leur domination, de terroriser les non-communistes, de bafouer leurs gardiens, de hisser le drapeau rouge sur les baraquements, d'afficher, des slogans antiaméricains et, à l'occasion, d'assaillir les sentinelles. Il a été assez difficile, de ce fait, aux autorités américaines de reprendre en main la situation, et des échauffourées sanglantes se sont produites lorsqu'il s'est agi de ramener à la discipline les mutins communistes.

Dans une circonstance analogue, comment aurait procédé un commandant de camp soviétique, en supposant, répétons-le, qu'on puisse concevoir pareilles rébellions dans un camp soviétique ? Il aurait fait fusiller froidement (et discrètement) un prisonnier sur deux, puis il aurait fait publier le communiqué officiel suivant : « De misérables espions impérialistes ont tenté de se livrer dans le camp à des besognes criminelles. Après avoir avoué, ils ont demandé à être châtiés. A la suite de ces incidents une vaste campagne d'éducation a été entreprise dans le camp par des instructeurs spécialisés. Les premiers résultats font honneur aux méthodes d'éducation socialistes. »

Entre ce système de la terreur et celui de la faiblesse, qui engendre le désordre et conduit inévitablement à la répression, il y a place cependant pour des méthodes raisonnables. C'est ce qu'a voulu dire M. Attlee lorsqu'il a déclaré que la situation aurait été différente à Koje si les Anglais avaient été responsables du camp. C'est à ces méthodes que les Américains finiront eux aussi par se rallier. Mais pour pouvoir les appliquer il faut d'abord être bien persuadé que l'homme n'est ni ange ni bête, que si la liberté est un des plus nobles idéaux de l'humanité, il y a des circonstances où certaines catégories d'hommes sont incapables d'en faire bon usage.

LA FUITE DEVANT TALAL

Talal Ier, roi de Jordanie, est-il dans un état qui lui interdise de régner ? La santé n'est-elle qu'un prétexte dont se couvrent les intrigues dirigées contre lui ? Toujours est-il que, soigné en Suisse avant son avènement pour troubles nerveux, il était venu en France il y a peu pour consulter des médecins. Ayant brusquement décidé de rentrer en Jordanie, il ne retrouva pas à Lausanne sa femme, la reine Zaïn, et son fils, le prince Hussein, qui avaient fui. « J'ai peur de revoir mon mari », aurait dit la reine à des diplomates anglais.

CHEZ RENAULT LE COUP DU CHATELET N'A PAS PRIS

Cette poignée d'ouvriers des usines Renault, délégués du personnel du syndicat indépendant, ont réussi un véritable exploit. Du 4 au 8 juin ils ont infligé aux communistes, qui s'efforçaient, avec un acharnement particulier, d'imposer aux 33.000 ouvriers de la Régie une grève politique, une défaite de première grandeur. Ils ne disposaient d'aucun moyen exceptionnel, et leur victoire est d'autant plus remarquable que Renault est considéré depuis longtemps par les communistes comme un de leurs « bastions ».

Pour spontanée qu'elle ait été la riposte des militants indépendants, tous ouvriers : fraiseurs, chauffeurs, magasiniers, etc., n'en représente pas moins un modèle de psychologie et de stratégie.

Le premier jour ils laissent passer les commandos communistes qui sabotent les installations électriques et chassent la maîtrise. Ils mesurent ainsi la force de ces commandos et les réactions des ateliers. Il leur apparaît que ces commandos sont dans l'ensemble peu nombreux et assez froidement reçus par les ouvriers. Ils constatent en effet que ce sont toujours les mêmes, cinq cents à six cents hommes qui, par groupes de cinquante environ, circulent d'un atelier à l'autre.

Aussi, le lendemain, délégués et militants indépendants sont-ils en mesure d'organiser la résistance, département par département, à l'intérieur de l'usine. Les commandos communistes sont annoncés par téléphone aux ateliers, qui prennent aussitôt leurs dispositions pour les neutraliser. Dès le deuxième jour ils sont impuissants. Le quatrième jour les cinq cents bagarreurs communistes ne sont plus qu'une centaine. La partie est gagnée.

Peu à peu les communistes, par leurs excès mêmes, font naître en face d'eux, dans la classe ouvrière elle-même, une nouvelle « minorité agissante », composée souvent d'anciens militants rompus à leurs méthodes et capables de leur résister. C'est cette minorité agissante qui chez Renault leur a fait mordre la poussière.

DU MONDE...

LE COMPLOT ROUGE CONTRE LA NATION

Les instances judiciaires en cours à Toulon ont ramené l'attention, une fois de plus, sur l'œuvre redoutable de désagrégation nationale, d'espionnage et de sabotage qui se poursuit à travers la France, sous le couvert d'une propagande idéologique.

La documentation abondante saisie dans les locaux syndicaux et sur des militants en est encore au stade du dépouillement. En pareille matière la justice est d'ailleurs tenue à une discrétion qu'impose, outre le caractère délicat des documents, la bonne marche même de l'enquête. Pourtant les quelques indications déjà révélées ne laissent aucun doute quant à la gravité du complot tramé contre la sécurité extérieure de l'Etat, parallèlement au complot qui s'est révélé le 28 mai dernier contre la sûreté intérieure.

Un des militants arrêtés, technicien d'un laboratoire de la marine militaire, transmettait aux chefs communistes des rapports sur les études secrètes qui s'y poursuivent. Un secrétaire de syndicat leur adressait des états minutieusement dressés sur les mouvements des troupes en partance pour l'Indochine et sur leur moral. Mainmise a été faite également sur des plans, des photocopies, même sur des croquis cotés de rampes de lancement des V2 !

D'aucuns se penchent, loupe en main, sur ces documents pour déceler la portée réelle du délit. D'autres objectent que la France n'étant pas en guerre officiellement avec le Vietminh les divulgations concernant les envois de troupes ne peuvent constituer un attentat contre notre sécurité extérieure !

Le problème n'est pas là. Sa gravité réside moins peut-être dans la valeur intrinsèque des pièces que dans l'abondante somme des documents saisis. Des renseignements techniques d'ordre militaire ont été recueillis et transmis aux dirigeants d'un parti pour des fins qu'il est trop aisé de deviner. Cette incursion des activités corporatives dans un domaine interdit légitimerait à elle seule les poursuites engagées. Mais il y a plus grave.

Le complot n'a pas été ourdi d'hier. Depuis qu'il est né de la scission socialiste de Tours, en 1921, le parti communiste n'est pas seulement un organisme politique. De par la volonté de Moscou, et sur l'ordre du Komintern, devenu le Kominform, il a étendu sur notre territoire un vaste réseau chargé de recueillir des indications, des précisions sur l'état de notre armée, de notre marine, de notre aviation, sur le mouvement dans nos ports, sur nos fabrications militaires, atomiques et industrielles.

L.-O. Frossard, qui fut le premier secrétaire général du parti communiste, avait été invité, ès qualités, par un envoyé spécial du Kremlin, Zalewski, à mettre sur pied au plus vite et à n'importe quel prix, dès 1923, cette organisation d'espionnage. Il préféra quitter le parti dont il était le chef officiel, plutôt que de se prêter à une telle entreprise. D'autres lui ont succédé qui n'ont pas ressenti pareil scrupule.

A maintes reprises, avant guerre, l'existence de ce réseau avait été décelée. Mais, à la libération, l'accès de ministres communistes à des postes-clés de la Défense nationale a permis aux agents de Moscou d'étendre et de renforcer cette dangereuse toile tissée sur le pays. Cela grâce à la complicité, consciente ou aveugle, d'officiers et de fonctionnaires appelés à connaître des secrets militaires. C'est ainsi qu'un chef adjoint du service de sécurité fut condamné aux travaux forcés pour avoir fourni à une puissance de l'Est des renseignements sur les méthodes de combat de nos troupes aéroportées.

Ainsi un parti, la section française du Kominform, en lutte déclarée contre la souveraineté nationale, insère ses militants partout où il le peut, dans les centres nerveux de notre armée, dans les grands ports, dans les arsenaux et jusque sur les navires. Parfois même, sans qu'ils s'en doutent, les militants communistes deviennent des maillons de cette chaîne de désagrégation.

Le complot est permanent. A ceux qui en doutent, rappelons la définition que M. Maurice Thorez donnait en 1935 dans les *Cahiers du bolchevisme* de la mission du parti communiste : *Notre politique révolutionnaire vise à la préparation de l'insurrection, à l'instauration et à l'exercice de la dictature du prolétariat.*

La guerre, la participation active des communistes à la résistance du jour où les troupes hitlériennes attaquèrent la Russie soviétique ont pu donner l'illusion qu'il y avait quelque chose de changé dans le comportement de ce parti sur le plan patriotique. C'était faire trop bon marché de l'implacable rigueur du marxisme léniniste et de la volonté d'hégémonie des maîtres du Kremlin. Le but du communisme comme ses moyens d'action demeurent. Le durcissement actuel du parti, l'organisation paramilitaire de ses troupes de choc, les appels à l'émeute, le renforcement de l'appareil d'espionnage et de sabotage en témoignent.

Le devoir du gouvernement est d'appliquer la loi, rien que la loi, mais toute la loi aux participants et aux chefs de ce complot ourdi contre nos institutions et la sécurité française... Et aussi de débusquer des postes de commandement et de responsabilité les hommes qui, par aveuglement, ou par fanatisme, ou par snobisme, se font les complices d'un parti qui agit pour le compte et en vertu des consignes de l'étranger.

A QUAND L'AVION ATOMIQUE ?

La première bombe atomique britannique vogue vers les terrains d'expériences du désert australien. Elle n'a pas encore explosé que les informations sur l'avion à propulsion atomique suivent. Nos voisins vont-ils donc imiter l'Amérique et mettre en chantier les avions géants qui ne consommeraient même pas leur kilo d'uranium pour faire le tour de la terre à vitesse transsonique ? La Grande-Bretagne l'a démenti.

Pour le moment il faut donc s'en tenir aux réalisations américaines, qui ne sont pas elles-mêmes très proches. Le sous-marin atomique sortira bien avant l'avion ; la coque est en construction depuis plus d'un an ; l'appareil moteur a déjà tourné en usine, et 1953 verra probablement les essais d'une nouveauté propre à révolutionner la guerre sur mer, si l'on s'en réfère aux perspectives impressionnantes ouvertes par le président Truman lors de la « pose de quille » de ce bâtiment : le *Nautilus*.

L'avion atomique pose des problèmes autrement difficiles. Il lui faut enlever les dizaines ou les centaines de tonnes d'isolation contre les neutrons et les rayons gamma, quand le navire dispose de ce bouclier gratuit qu'est l'eau de mer, presque aussi efficace que le béton à poids égal. Aussi le premier avion atomique commandé à Convair n'a-t-il pas encore dépassé le degré du bureau d'études pendant que se préparent dans les laboratoires de la General Electric les piles et les turbines qui l'équiperont.

PROPOS DU SCEPTIQUE

Le nivellement par le bas, et singulièrement par le bas de laine, compte parmi les phénomènes qui retiennent à juste titre l'attention des sociologues et des économistes de cet après-guerre. Certains observateurs arrivent ainsi à des constatations dont la moins navrante n'est pas qu'il n'existe plus de « classes moyennes ».

Où donc les classes moyennes sont-elles passées ? Ont-elles sombré dans le salariat universel ? Ont-elles, au contraire, accédé aux étages supérieurs de la richesse ?

Jusqu'à ces derniers temps la question pouvait se débattre. Mais le pullulement des rentiers faméliques, la prolifération quasi microbienne des « économiquement faibles » fournissaient des éléments de réponse assez décourageants.

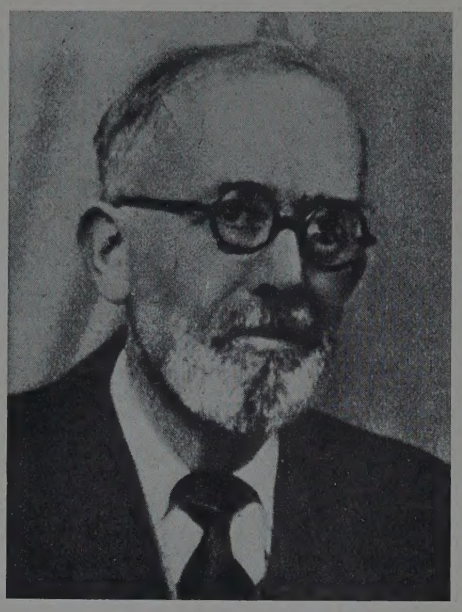
Les classes moyennes ayant, selon toute vraisemblance, disparu dans les noirs abîmes du paupérisme, il restait à ceux dont l'ambition s'excite à la contemplation des destinées hors série le mythe des catégories sociales « privilégiées », des classes nourries de caviar, abreuvées de champagne, vêtues de soie, carrossées de nickel et cousues d'or.

C'est fini, bien fini. Et pour dissiper ce mirage il aura suffi qu'apparaisse au cœur luxueux de la capitale le symbole de la déconfiture endémique : une succursale du Crédit municipal.

Il est entendu que « Ma Tante » s'installe rue Pierre-Charron avec toutes les précautions, oratoires et autres, requises en pareille circonstance. Abordant des neveux qui naguère encore ne lui eussent fait visite qu'avec répugnance, elle se plie spontanément aux usages de la bonne société. L'élite seule sera admise dans ses salons, l'élite à bijoux et à fourrures, l'élite à titres et à lingots. Et tout se passera le plus plaisamment, le plus élégamment du monde.

Bravo, ma tante ! C'est bien aimable à vous que de pousser cette pointe hors de vos faubourgs calamiteux. Vous nous rappelez que l'argent, dont l'effet, disait Montesquieu, « est de grossir la fortune des hommes au delà des bornes que la nature y avait mises et d'apprendre à conserver inutilement ce qu'on avait amassé de même », perd en nocivité ce qu'il gagne en mobilité ; vous nous apprenez dans le même moment que l'écrasement des hiérarchies est peut-être en train de s'accomplir. Mais quel coup vous nous portez ! Car ce « glissement vers l'ouest » de vos activités nous indique en quelque sorte que même les gens catalogués pour leur fortune ont, eux aussi, besoin de vous ! Dans quels temps vivons-nous donc !

AUX QUATRE COINS DU MONDE... (SUITE)



Le visage du résistant Vincent Auriol, réfugié en 1943 dans la ville de Carmaux, à laquelle il vient de remettre la Croix de guerre.

IL Y A DOUZE ANS...

Le 18 juin 1940 le général de Gaulle lançait aux Français l'appel fameux où il proclamait que si une bataille avait été perdue, la guerre ne l'était pas. Quatre ans plus tard, presque jour pour jour, les événements commençaient à donner raison à la confiance obstinée et lucide du premier des résistants.

Le 5 juin 1944, de 22 h. 20 à l'aube du lendemain, 432 avions américains C 47 lâchaient par parachutes ou par planeurs sur la petite ville normande de Sainte-Mère-Eglise 6.600 soldats. A 2 heures du matin, le 6 juin, le général qui était le chef de ce « commando » atterrissait à quelque 300 mètres de la bourgade. Il s'appelait Matthew Ridgway. Le planeur qui le portait s'était du reste écrasé contre une haie. Ridgway était indemne. Ses premiers mots furent pour interpeller un de ses compagnons qui, dans le choc, avait perdu son casque : « A-t-on jamais vu un soldat sans casque ? »

Si l'effet de surprise avait été favorable aux assaillants, les Allemands, avec le jour, revinrent en force. La bataille dura quarante-trois heures. Le commando avait rempli sa mission. Le débarquement commençait. L'aube de la victoire venait de poindre.

Le général Ridgway n'a pas oublié ce premier contact avec la terre de France. Dès qu'il a eu pris possession de son commandement atlantique il a tenu à revoir Sainte-Mère-Eglise et cette région de Normandie où commence la route qui devait conduire notre pays à la libération.

Cette libération, elle fut l'œuvre des armées. Mais elle fut aussi le résultat de l'effort patient, difficile, souvent héroïque des résistants. Lors de son récent voyage à Carmaux le président de la République put évoquer l'époque — c'était au printemps de 1943 — où il était venu chercher un refuge dans le Tarn, échappant à la surveillance dont il était l'objet. Il passa d'abord quelques jours dans la famille Berton, qui tenait un bureau de tabac à Carmaux, rue de la Gare, et qui était liée avec la famille de Mme Auriol. Le séjour en ville était peu sûr, et l'actuel président gagna avec sa famille une ferme près de Combecroze, où il vécut jusqu'en octobre. C'est de là qu'il devait partir pour retrouver, non loin de Lons-le-Saunier, d'autres fugitifs et s'envoler pour Londres.

Par précaution, M. Vincent Auriol, qui s'appelait alors pour tous ceux qui l'approchaient M. Viaud, avait, comme on le voit sur notre photographie, laissé pousser sa barbe.

— Oh ! mais, dit-il en riant, elle a même été beaucoup plus longue. Seulement, j'ai dû la raccourcir : on me prenait pour Karl Marx !

Que de souvenirs remontent de ces années cruelles qui devaient déboucher sur de victorieuses clartés et auxquelles l'appel du 18 juin 1940 sert d'éclatante et prophétique introduction !

Ridgway « at home »... sur les plages où il combattit voilà huit ans.

LES ROIS EN EXIL

De passage à Paris, l'ex-roi Umberto d'Italie (il réside habituellement au Portugal) a été photographié dans un cabaret. Sans doute eût-il préféré n'être pas saisi par l'objectif, son geste l'indique. Mais il en prend son parti avec bonne humeur.

LE SOLDAT-CITOYEN LIVRE SA PREMIÈRE BATAILLE CIVILE

N'étant plus général, M. Eisenhower est néanmoins, avec une fougue toute militaire, entré en campagne... électorale, bien entendu. Son premier objectif : être désigné comme candidat du parti républicain aux élections présidentielles. Son premier discours, il l'a prononcé sous une pluie battante. Mais la vie civile comporte, entre autres avantages, celui de pouvoir sacrifier la correction du costume aux commodités de la lutte contre les intempéries. Par exemple, en retroussant le bas de son pantalon.

UN ÉVÉNEMENT CAPITAL AU VIETNAM

POUR MENER LA GUERRE A FOND NGUYEN VAN TAM, « L'HOMME FORT », A FAIT L'UNION NATIONALE

C'EST par un véritable coup d'Etat légal que S. M. Bao Daï a dissous le gouvernement Tran Van Huu et chargé le doc-phu Nguyen Van Tam de sa succession. Les décrets nécessaires furent signés le 2 juin par l'empereur. Le principal intéressé n'était pas même au courant. Jusqu'à la dernière minute les milieux vietnamiens proches du président Huu étaient persuadés que le gouvernement était plus solide que jamais. Le président Huu a raconté lui-même, dans une conférence d'adieux à la presse, de quelle façon presque dramatique il fut averti. C'était le 3 juin, à 10 heures du matin. Le ministre de l'Intérieur, Tam, revenant de Banméthuot, où séjournait Bao Daï, lui remit un pli cacheté de l'empereur. En l'ouvrant, le président Huu trouva l'acte qui mettait fin à sa mission. Au début de l'après-midi Tam informait la presse qu'il était chargé de constituer le nouveau gouvernement — et que ce ne serait pas long. De fait, son ministère était formé le 6 juin.

L'événement est capital dans l'histoire du Vietnam comme dans le déroulement de la guerre d'Indochine. Il y faut voir d'abord la liquidation d'une rivalité intérieure. Qui ne connaissait la figure ronde du président Huu, sa voix douce, ses gestes onctueux, ses yeux plissés et aussi sa ténacité, sa méticulosité, son extraordinaire méfiance ? Depuis plus de deux ans il gouvernait avec une équipe qui était la sienne — une équipe de Cochinchinois, de gens presque de sa famille. Il était installé à Saïgon, dans le palais La Grandière. Mais, à 300 kilomètres de là, sur les hauteurs sylvestres de Dalat, existait un autre pouvoir : celui de S. M. Bao Daï et de son cabinet impérial. Entre Saïgon et Dalat les attributions étaient mal délimitées.

LE NOUVEAU GOUVERNEMENT EST SOUS L'INFLUENCE DIRECTE DE L'EMPEREUR

LES événements du Vietnam de ces dernières années seraient incompréhensibles si l'on ne tenait pas compte de cette dualité, de tout ce qu'elle entraînait d'interférences, de négociations, marchandages, arrière-pensées et retards. Chaque décision était finalement le résultat d'un compromis. Et pour compliquer les choses, les Français devaient fatalement entrer dans le circuit, au nom de l'effort commun de guerre. Ils pénétraient ainsi dans un dangereux labyrinthe. Car s'ils négociaient plus spécialement avec S. M. Bao Daï il était certain que le président Huu serait mécontent, la réciproque n'étant pas moins vraie.

Finalement Bao Daï vient de trancher le nœud gordien. Le nouveau gouvernement de Nguyen Van Tam sera largement sous l'influence directe de l'empereur. Celui-ci y sera représenté de droit par le chef du cabinet impérial, S. Exc. Nguyen Dé, qui aura le titre de ministre d'Etat. Il est certain que, depuis longtemps déjà, Nguyen Dé joue un rôle obscur mais capital dans les affaires politiques vietnamiennes. Maintenant cette éminence grise sort peu à peu de l'ombre où elle se complaisait. En plus de cet homme subtil et discret, il y aura aussi le bouillant et dynamique Giao, le fidèle par excellence, l'ami des jours malheureux de Hong-Kong. Gouverneur du Centre-Annam, il monta de toutes pièces une armée de 10.000 hommes, qui fut la première armée vietnamienne. Ensuite Bao Daï avait dû le sacrifier aux exigences du président Huu. L'heure de la revanche est arrivée pour lui. Giao se retrouve à la vice-présidence du gouvernement Tam.

En résumé, ce nouveau ministère sera en grande partie un ministère Bao Daï.

LE TEMPS DES COMBINAISONS EST PASSÉ C'EST MAINTENANT CELUI DU CHEF DE GUERRE

DANS ces conditions on se demande naturellement pourquoi l'empereur a tellement tardé à imposer un changement de gouvernement. En réalité, le président Huu avait été utile jusqu'à cette heure. Il avait été l'homme de l'indépendance. C'est lui qui, par la patience et la finesse, en a été le principal artisan. Il était irremplaçable quand il s'agissait d'arracher des concessions aux Français, à l'époque des combinaisons et de la diplomatie.

Mais les temps ont bien changé. L'indépendance a été réalisée. Maintenant les Vietnamiens savent tous qu'ils ont besoin des Français, qu'ils ont besoin de ce corps expéditionnaire sans lequel les Vietminh seraient en quelques jours à Hanoï et à Saïgon ; et ils savent qu'alors tous les nationalistes auraient la tête coupée. Ce qu'il fallait, c'était désormais un chef de guerre, l' « homme fort ». Huu, avec sa politique à la fois pointilleuse, conservatrice et peu active, ne l'était manifestement pas.

Déjà de Lattre avait proposé aux Vietnamiens un marché : « Moi, leur avait-il dit, je vous donne l'indépendance véritable. Vous vous gouvernerez, vous vous administrerez comme vous voudrez. Tout cela, à la condition que vous ferez désormais pour de bon la guerre aux Vietminh, que vous entrerez vraiment dans la lutte. » Dès lors un nouveau malentendu devait commencer, celui de l'efficacité. Les Français réclamèrent de l' « efficacité » aux Vietnamiens comme auparavant les Vietnamiens avaient réclamé de l' « indépendance » aux Français. Le gouvernement Huu agit de son mieux. Cependant les Français n'étaient jamais satisfaits : « Comment se fait-il, disaient-ils aux Vietnamiens, que vous ne réussissiez jamais à vous imposer en face des Vietminh ? Par exemple, ce serait à vous de matérialiser les résultats de nos grandes opérations du delta tonkinois, de détruire les agents et les comités ennemis, de prendre en main la population. Vous n'en faites rien. La plupart de vos fonctionnaires ne sortent jamais de chez eux. Vos meilleurs éléments sont en l'air. Ils ne reçoivent pas de consignes, ils n'ont pas de soutien. S'ils sont honnêtes, ils n'ont pas d'argent. La masse, laissée à elle-même, va naturellement aux Vietminh, qui, eux, sont toujours actifs.

« VOUS NE PARTIREZ PAS ? » DISENT AUX FRANÇAIS LES VIETNAMIENS

CETTE situation aurait pu durer longtemps si M. Letourneau n'était pas venu au Vietnam — et avec un atout majeur. Autrefois les Vietnamiens étaient persuadés que jamais les Français ne lâcheraient un pays comme l'Indochine, qu'ils se cramponneraient jusqu'au bout à leurs intérêts et à leurs habitudes. Aussi ne se gênaient-ils pas. Parfois ils demandaient aux Français, avec une nuance d'exaspération : « Mais vous ne quitterez donc jamais le Vietnam ? » Aujourd'hui ils leur disent : « Vous ne partirez pas, n'est-ce pas ? » C'est que l'opinion française, lasse de tant d'années d'une lutte lointaine, de la perte de tant d'argent et de sang, les inquiète.

M. Letourneau arriva donc avec cet atout de la peur, la peur de tous les nationalistes raisonnables devant un départ éventuel des Français. Il leur dit : « Faites un effort, sinon... » Dans l'aérogare même de Saïgon, au débarqué, il jeta le mot d' « austérité », que le président Huu prit comme un reproche personnel. Il suggéra par la suite un programme : réclamant que l'armée vietnamienne se développe, que le tiroir-caisse du gouvernement devienne un budget véritable, que les impôts rentrent, que les fonctionnaires ne jouent plus double jeu, que de véritables réformes sociales soient accomplies. Huu cria que c'était porter atteinte à l'indépendance. Son interlocuteur répliqua au nom des exigences de la guerre commune. Bao Daï comprit parfaitement que l'affaire était sérieuse. Huu se crut menacé dans sa position gouvernementale par une coalition de l'empereur et du ministre résident. Mais rien ne se produisit. M. Letourneau rentra en France. Tout était retombé dans la routine quotidienne quand éclata le coup de tonnerre. Huu était renvoyé au moment où il ne s'y attendait plus.

SURNOMMÉ « LE TIGRE », COMME CLEMENCEAU, TAM EST L'HOMME DE LA LUTTE A OUTRANCE

TAM est par excellence l'homme de l'action. Les Vietminh l'appellent le Tigre. Toute sa vie a été marquée par une lutte farouche contre le communisme. Deux fois déjà dans l'avant-guerre il réprima des révoltes rouges dans cette plaine des Joncs qui, aux abords de Saïgon, fut l'éternel repaire des révoltés et des pirates. Lors de l'insurrection vietminh, en 1945, deux de ses fils furent tués et lui-même fut torturé : il a perdu un doigt de la main droite. Sa carrière fut foudroyante depuis lors. Au pire moment du terrorisme rouge à Saïgon, quand les exécuteurs ennemis abattaient leurs victimes en pleine rue, quand des agitateurs fomentaient des émeutes qui épouvantaient un gouvernement surpris, Tam fut nommé chef d'une Sûreté déjà gangrenée par le noyautage rebelle. Tout paraissait prêt à crouler. Et pourtant il ne fallut que quelques semaines à Tam pour détruire les réseaux ennemis et ramener la grande cité au calme.

Le nom du nouveau premier ministre est déjà en lui-même un programme de lutte à outrance. « Je suis, m'a-t-il dit, pour une besogne simple et efficace, une besogne de salut public. Tout d'abord il faut que le Vietnam participe à cette guerre non pas comme s'il s'agissait de la guerre des Français contre les Vietminh, mais de la sienne propre. » Pour Tam, le moment n'est plus de faire, à l'abri des hommes et de l'argent de la France, une politique de subtilités. Développer l'armée nationale par tous les moyens, renforcer l'administration, établir un budget, assainir la situation financière, tels sont les points principaux de son programme. A cela s'ajoutent des mesures prises pour le peuple. Ses projets comportent une assemblée nationale élue et la réforme agraire.

Pour mettre en œuvre ce programme Tam s'est réclamé de l'Union nationale. Voilà deux ans la nomination de ce francophile aurait semblé un défi. Mais les temps ont bien changé, et il a pu rassembler dans son gouvernement les représentants de la plupart des sectes et des partis — même notoirement antifrançais.

Les principaux obstacles furent surmontés grâce à des interventions personnelles de Bao Daï. Finalement, la formule aboutissait le 6 juin. C'était enfin la coalition des nationalistes qui, sous la direction de l'homme fort et sous l'égide de l'empereur, entrait dans la guerre. Rien de plus essentiel ne s'était produit au Vietnam depuis des années. Là, pour les Français, est l'espoir de ce quelque chose de nouveau qui peut donner un sens à leur lutte et à leurs sacrifices.

LUCIEN BODARD.

LE PREMIER TOUR DU MONDE FUT ACCOMPLI PAR LA CANNE

MANGEZ du sucre, nous recommande-t-on de toutes parts. La presse, le corps médical, les champions sportifs et ceux du rouleau à tarte entonnent un chœur unanime : « Mangez du sucre ! »

Nous connûmes voilà peu des airs moins sucrés : « Le ticket NZ vient de sortir à 400 grammes... Prenez la queue !... »

Et, au fait, pourquoi manger du sucre ?

C'est une très vieille histoire. Elle commence, plusieurs milliers d'années avant notre ère, dans l'Inde de la légende.

Le rajah Trishanku avait eu l'infortune de s'aliéner les dieux : ils lui refusèrent l'accès du royaume céleste. Le rajah fit part de son malheur à l'ermite Vishva Mitra, un fort bon homme, de surcroît très savant. Vishva Mitra aménagea au prince un paradis terrestre pourvu de toutes sortes de délices et commodités, au milieu desquelles il pût attendre la clémence divine. Elle vint. L'ermite se mit alors en devoir de démolir l'heureuse thébaïde, comme si elle n'eût été qu'un simple palais provisoire de l'O. N. U. Mais, dans sa haute sagesse, Vichnou ne voulut pas que le souvenir en disparût totalement et laissa comme un vivant — et succulent — témoignage des pouvoirs de la sainteté et de l'amitié un roseau : la canne à sucre.

Elle devait rester longtemps l'apanage du golfe du Bengale, où les populations s'en régalaient... Tout se sait finalement. Darius en eut vent, dit-on, alors qu'il guerroyait sur l'Indus. Il s'en fit apporter, la trouva excellente, la fit connaître en Perse. Les Assyriens, de leur côté, commencèrent à en charger les innombrables chameaux de leurs caravanes. Les Phéniciens y virent un fret de choix pour leurs nefs.

Ainsi, cheminant lentement à travers steppes et déserts ou courant les mers jusqu'au fond du golfe Persique et, de là, par le Tigre et l'Euphrate, gagnant les rives méditerranéennes, le sucre atteignait peu à peu l'Occident par la Grèce (vers le IVe siècle avant Jésus-Christ).

LE SUCRE ÉTAIT JADIS UN ÉLIXIR DE LONGUE VIE

LE compagnon du gingembre, du poivre et de la cannelle était considéré comme un médicament de luxe, sorte d'élixir de longue vie pour les vieillards fortunés, qui en faisaient ample consommation. Il prolongeait l'existence... et jusqu'à celle des cadavres. Les Spartiates en frottaient leurs morts pour les conserver plus longtemps.

Surviennent les conquêtes mahométanes des VIIe et VIIIe siècles. C'est une étape importante dans l'histoire du sucre, car les Arabes, plus habiles que leurs prédécesseurs, ont l'idée d'importer non le produit, mais la plante qui le fournit. Ils la repiquent en Syrie, en Palestine, en Egypte, en Afrique du Nord, aux Baléares, en Espagne. A la fin du XIe siècle Chypre et Rhodes ont, elles aussi, accueilli la canne.

Mais si la production du sucre s'est considérablement accrue, il manque encore pour la répandre partout une bonne propagande commerciale. Les croisés vont s'en charger.

Les chroniques de Jacques de Vitry et d'Albert d'Aix montrent que le sucre figurait parmi leurs conquêtes.

D'où un développement extraordinaire du commerce international, auquel l'Italie prenait la part du lion. Venise, en particulier, était devenue la capitale européenne du raffinage du sucre. Ce dernier restait cependant un produit de luxe. Et l'on voit, par exemple, le sultan d'Egypte envoyer entre autres présents au roi Charles VII un quintal de sucre fin.

Peut-être n'était-ce là après tout qu'un expédient publicitaire, car le sucre blanc d'Alexandrie, tout comme le casson de Babylone, le sucre entier de Chypre ou la poudre de sucre de Rhodes ne tardent pas à sentir les effets d'un déplacement de l' « axe sucrier » mondial. Les Espagnols, en effet, ont propagé la canne à sucre aux Canaries, les Portugais, à Madère et dans les îles du Cap-Vert. Et à la fin du XVe siècle le sucre atlantique concurrence victorieusement les sucres du Levant. La suprématie de Venise est atteinte. Lisbonne prend sa place.

Ce n'est qu'un début. La découverte du Nouveau Monde apporte en effet un nouveau bouleversement. Dans les lointaines Amériques Colomb a trouvé de la canne sauvage. Espagnols, Portugais, Français la cultivent bientôt au Brésil, à Cuba, au Mexique, à Saint-Thomas, dans toutes les îles des Antilles. Les rendements dépassent de loin ceux du Proche-Orient. Seule l'Egypte peut soutenir la concurrence.

Extraordinaire odyssée de cette plante demeurée si longtemps inconnue. Le XVIe siècle n'est pas écoulé que Français et Hollandais lui ont fait achever son tour du monde en l'implantant en Océanie, dans l'île Bourbon (La Réunion) et l'Ile de France (Maurice).

Il va sans dire que la consommation s'est élargie considérablement. Le sucre est devenu au XVIIIe siècle un produit de première nécessité. L'Europe en est le plus gros consommateur. Elle installe ses premières raffineries à Dresde (1597), à Rouen (1634), en Hollande (1648), en Angleterre (1659). Et, après Venise, Lisbonne doit baisser pavillon.

La France a pris un excellent départ dans la compétition. Elle accorde à ses raffineurs le droit au port de l'épée. En 1636 elle fixe le statut des ouvriers raffineurs. Marseille, Bordeaux, Nantes, La Rochelle, Paris voient s'élever des fabriques. Mais leur expansion ne prendra tout son développement qu'à partir de 1670, grâce à Colbert. En 1735 Bordeaux s'enorgueillit de quinze raffineries, qui traitent à elles seules le cinquième de la consommation totale de l'Europe. Avant la Révolution, la France est le plus gros répartiteur du continent. Ses ports reçoivent 140.000 tonnes, contre 100.000 pour les ports anglais.

Napoléon va tout changer.

Dans sa lutte contre l'Angleterre, l'Empereur veut enlever à son ennemie la possibilité d'intervenir en Europe, de commercer avec elle et d'interférer dans sa politique par l'emploi de la « cavalerie de Saint-Georges ». Cette cavalerie, comme la force anglaise en général, n'existe précisément que par les exportations britanniques en Europe. D'où le Blocus continental, qui doit provoquer l'effondrement de la Grande-Bretagne.

L'Angleterre riposte. Elle a la maîtrise des mers. Elle déroute tous les navires neutres, les force à passer par un port anglais. Et voilà l'Europe privée de ses importations coloniales.

Naturellement la contrebande est active, comme en témoigne ce (charmant) rapport de police, cité par M. François Charny, sur un certain Raes, commissionnaire à Bruxelles : « Imitant l'exemple général, il a osé entreprendre quelques petites affaires en fraude, savoir : 65 balles de toile de coton, 6.000 livres de sucre en pain, 120 caisses de sucre candi, etc. »

Ces « petites affaires » ont quelque justification. Les prix font des bonds vertigineux. Déjà, en 1795, le sucre valait dix fois plus cher qu'avant la Révolution. Or en 1808 les importations officielles sont tombées à 2.000 tonnes, alors qu'elles étaient encore de 25.000 tonnes l'année précédente. On imagine facilement ce qui pouvait en résulter, les primes fantastiques à la spéculation. Au courage aussi : nos corsaires font œuvre patriotique en se remplissant les poches.

Ce n'est pas tout. L'esprit de recherche est excité. En 1808 M. Proust déclare « avoir obtenu 22 livres de sucre sur 100 livres de raisin de Suresnes ».

Les essais ultérieurs ne sont guère probants. On se souvint alors qu'en 1575 ce précurseur que fut Olivier de Serres avait écrit dans son *Théâtre de l'agriculture* qu'on pouvait extraire de la betterave un jus qui, une fois cuit, donnait un sirop semblable au sirop de sucre. Chose curieuse, le fait a été vérifié... deux siècles plus tard seulement par le chimiste allemand Marggraf (1747). Un des élèves de ce dernier, Frédéric Achard, a même monté, en 1786, une petite fabrique industrielle de sucre... Le roi de Prusse s'y intéressa. Les Français le firent également, puisque deux usines furent installées, l'une à Saint-Ouen, l'autre dans l'ancienne abbaye de Chelles. Les choses en étaient restées là : le prix du sucre de betterave était prohibitif comparé à celui du sucre de canne.

Néanmoins, Napoléon demande à son Académie des sciences d'examiner le problème à la lumière des contingences guerrières. « L'extraction du sucre de betterave est une utopie », déclare cette docte assemblée. Elle s'intéresse au sirop de raisin... qui ne donnera rien.

Tandis que Frédéric Achard se voit offrir, sous le voile de l'anonymat, par une puissance étrangère un coquet denier à Dieu de 200.000 écus pour renier publiquement la betterave, Benjamin Delessert poursuit dans sa raffinerie de Passy des expériences qui aboutissent, le 2 janvier 1811, à la fabrication de deux pains de sucre magnifiques. Il les montre à son ami Chaptal, qui les soumet à l'appréciation de l'Empereur. Napoléon va sur-le-champ chez Delessert, décroche sa propre Légion d'honneur et l'épingle sur la poitrine du raffineur.

Ainsi le veut la légende.

PLANTATION DE LA CANNE A SUCRE

SUCRE

PAR RENÉ TANGUY

Un des accessoires de l'exotisme à la Bernardin de Saint-Pierre : les Noirs travaillant dans les plantations de canne à sucre. La betterave sucrière n'était pas encore exploitée.

Ce qui n'est point légendaire, c'est la décision de l'Empereur. Il ordonne la création de plusieurs écoles expérimentales, fait construire à ses frais une fabrique de sucre dans le domaine de Rambouillet, offre 100.000 arpents de terre et ouvre un crédit d'un million de francs avec exemption totale de droits et impôts pour les sucres fabriqués en France pendant les quatre années suivantes.

Des usines se montent, les objections tombent à mesure que le sucre réapparaît. Il est cher, mais bon et pratiquement sans concurrent.

Sans concurrent ? Cela ne dure guère. L'Empire s'effondre, le blocus cesse, et, en 1816, 20.000 tonnes de sucres coloniaux arrivent en France. Les prix baissent. Maintes usines doivent fermer leurs portes. Comment la jeune et encore tâtonnante industrie du sucre de betterave pourrait-elle résister ?

Le remède est accordé par le gouvernement : protection douanière. Le ciel n'aide que celui qui s'aide. Cette aide que les planteurs de betteraves et les sucriers doivent se donner, c'est l'amélioration de leur technique :

— amélioration du plant par la sélection ;
— amélioration du rendement en culture ;
— diminution des prix de revient à la culture et à l'usine.

LA LUTTE DÉCLENCHÉE

Ce sont là des impératifs urgents. Les intéressés l'ont compris. Car la protection douanière peut ne pas durer. De fait, elle est attaquée vigoureusement et de toutes parts. Armateurs, planteurs coloniaux, importateurs protestent, unissent leurs efforts pour la suppression des 45 francs aux 100 kilos qui pénalisent les sucres de nos colonies à leur entrée en France. A l'abri du mur douanier, nos industriels métropolitains ont prospéré assez joliment. Ils sont 120 en 1833 et produisent de 60.000 à 80.000 tonnes. Trois ans plus tard on en compte 342, employant 150.000 ouvriers. On comprend les clameurs des coloniaux. Aussi, en 1839, le gouvernement frappe-t-il les sucriers métropolitains d'un impôt et baisse-t-il les droits sur les sucres coloniaux. Voici plus grave : en 1843 un projet de loi envisage tout bonnement l'interdiction de fabriquer du sucre de betterave et le rachat, pour 40 millions, des sucreries métropolitaines ! Lamartine, qui, avec Berryer, défend le projet, s'écrie à la Chambre des députés : « Je vous défends d'appeler la sucrerie une industrie nationale. Elle n'a de national que les charges qu'elle fait peser sur le pays — à moins que, pour vous, subventions et impôts ne représentent le tarif de sa nationalité ! »

La Chambre refuse de suivre Lamartine, mais n'en vote pas moins un texte qui prévoit l'égalisation progressive des droits sur les sucres coloniaux et de l'impôt sur le sucre de betterave.

Or l'écart reste grand entre les prix de revient. Le rendement de la canne est de beaucoup supérieur à celui de la betterave, la main-d'œuvre coloniale est bon marché... Voire. L'abolition de l'esclavage arrive à point nommé pour diminuer le handicap. La production de nos colonies baisse devant la fuite des ouvriers, qui est leur première conception sérieuse de la liberté. De 100.000 tonnes elle passe à 40.000 en 1850. Les prix montent. Les industriels métropolitains respirent. Les coloniaux, eux, tempêtent. « La France veut-elle perdre ses territoires étrangers ? »

Entre temps, on cultive de mieux en mieux la betterave. Sa teneur en sucre augmente, la technique d'extraction progresse, l'industrie fait de louables efforts pour s'équiper.

En 1870 la France est le plus gros producteur de sucre de betterave, suivie de près par l'Allemagne (qui ne va pas tarder à la dépasser), puis par l'Autriche-Hongrie, la Russie, la Belgique, la Hollande. *En 1890 le sucre de betterave, parti*

Une photographie qui, à coup sûr, fera venir l'eau à la bouche de bien...

... des gourmands, petits ou grands, comme ce jeune amateur de sucre.

de zéro en 1812, livre les trois cinquièmes de la consommation mondiale.

L'Allemagne a pris la tête en Europe depuis 1880. Elle taxe astucieusement la betterave et non le sucre. Le fabricant est ainsi poussé à chercher le meilleur rendement, à obtenir une sélection optimum de la plante, à perfectionner son outillage industriel et sa technique. La France abandonne son système fiscal, adopte l'allemand, et sa production atteint 700.000 tonnes en 1894, 1.100.000 en 1900 (contre 350.000 tonnes en 1884).

LA PRODUCTION MONTE EN FLÈCHE

Jusqu'alors les industriels de la betterave n'ont eu qu'à se féliciter de leur expansionnisme. La consommation équilibre largement la production. Mais bientôt les marchés nationaux sont saturés. En 1896 l'Allemagne institue des primes à l'exportation et, simultanément, réglemente sa production. La première menace de crise vient d'apparaître. La France puis les autres pays producteurs doivent emboîter le pas à l'Allemagne.

Le consommateur national fait naturellement les frais de ce dumping généralisé... auquel le consommateur étranger trouve seul son compte.

La nécessité d'une entente est claire. On se réunit à Bruxelles en 1898... Echec ! Nouvelle réunion en 1902. Joseph Caillaux propose la suppression des primes à l'exportation et des subventions à la production, la limitation du taux des surtaxes douanières frappant les sucres étrangers et l'égalité des droits ou impôts sur les sucres de canne et de betterave. Neuf pays signent l'accord, puis treize. En 1908 onze pays le ratifient à nouveau.

Deux résultats apparaissent : le sucre de canne regagne du terrain et la consommation de sucre en général augmente considérablement.

De 100 % en 1810 la proportion du sucre de canne dans la consommation était tombée à 40 % en 1890, à 30 % en 1900. A partir de 1905 elle remonte à 50 % et continue son ascension après 1914, pour se stabiliser actuellement autour de 65 %.

Les fluctuations, on le voit, ont été rapides et fortes. On imagine aisément qu'en dehors des circonstances telles que les guerres elles se sont en bonne partie expliquées par des luttes très vives et, industriellement, meurtrières.

La consommation mondiale avait mis quinze ans (de 1887 à 1902) pour passer de 6 millions à 10 millions de tonnes. La baisse de prix provoquée par la Conférence de Bruxelles porte la consommation à 14 millions, 15 millions, 16 millions, puis 18 millions de tonnes. En dix ans la consommation mondiale avait presque doublé.

Mais voici la première guerre mondiale. La France est spécialement touchée, l'ensemble de l'Europe souffre. La production tombe à 9 millions de tonnes en 1913, à moins de 4 millions en 1918. La canne, elle, monte dans le même temps de 9,5 à 12,5 millions de tonnes et, en 1920, détient 75 % de la consommation. La betterave ne retrouvera pas ses 9 millions de tonnes avant 1925, et la canne poursuit victorieusement son avance. Elle atteint 15 millions de tonnes en 1925 et monte jusqu'à 18 millions en 1930.

C'est magnifique. Et inquiétant. Car la consommation ne suit plus. Tous les producteurs l'avaient compris, mais aucun d'entre eux n'avait voulu céder quoi que ce fût de sa position.

En sorte qu'en 1930 4 millions de kilos de sucre sont sans acquéreur. Les cours s'effondrent. Des faillites se déclarent. Les gouvernements s'émeuvent, se consultent : il faut faire quelque chose.

J'ai dit que nul ne s'était résigné aux mesures héroïques qu'imposait une surproduction évidente. En réalité, Cuba, le plus gros producteur avec Java, ayant pressenti la crise pendant la guerre même, s'était résolu à réduire sa production de près d'un quart. Loin de l'imiter, ses concurrents en avaient profité pour développer leurs plantations. Cuba, sûr de ne pas se tromper, limite de plus en plus ses surfaces cultivées, crée un organisme de vente qui stockera les excédents et maintiendra les cours. De 5,4 millions de tonnes en 1924 la production cubaine est ramenée à 2,8 millions en 1937. Mais Cuba a beau être le premier producteur mondial, ce n'est pas lui seul qui peut régulariser le marché.

Sa présomptueuse sagesse ne lui évitera pas un krach financier retentissant : les remèdes individuels sont désormais de nul effet, voire néfastes.

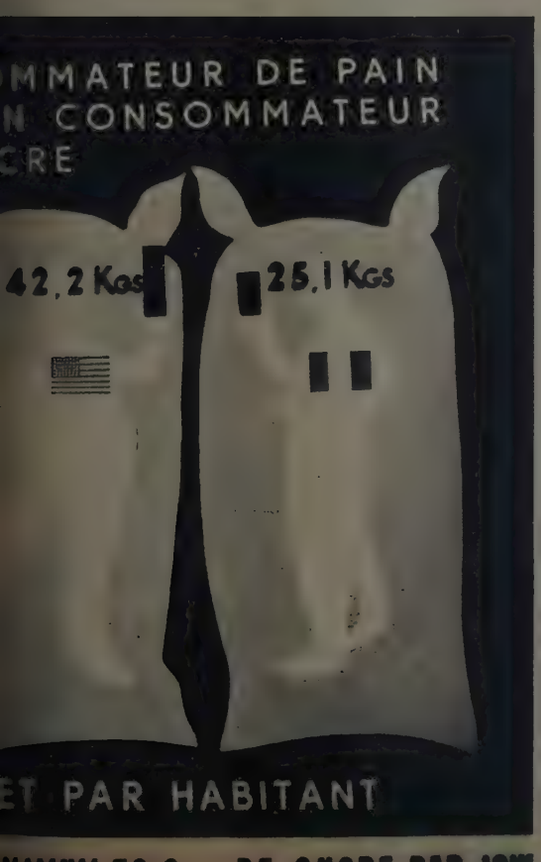
L'idée d'une conférence internationale mûrit. Comment toutefois accorder des pays aux intérêts de plus en plus divergents ? Du côté

Les utilisations du sucre sont fort nombreuses. Chaque feuille de cet arbre en représente une différent

SI L'ON CHARGEAIT EN UN CONVOI DE CAMIONS DE 10 TONNES LES BETTERAVES D'UNE CAMPAGNE, LE CONVOI AURAIT LA LONGUEUR DU QUART DE L'ÉQUATEUR

★

Débarrassé de son eau, le sucre sortira de ces turbines sous la forme de cristaux d'un blanc étincelant.



CHAQUE JOUR DEUX MILLIONS DE BOITES DE 1 KILO PARTENT DES RAFFINERIES. SI ON LES EMPILAIT LES UNES SUR LES AUTRES LEUR HAUTEUR ATTEINDRAIT 140 KM.

★

des exportateurs il n'existe pas d'unanimité. Certains (Allemagne, Tchécoslovaquie, Belgique, Hollande, France) ont de si faibles excédents que le problème n'a pour eux qu'un intérêt théorique. Pour d'autres, tels Java et Cuba, dont l'économie entière est fondée sur le sucre, c'est une question de vie ou de mort. Ils réclament une réduction des surfaces cultivées. On ne les entend guère ni aux Indes anglaises, ni aux Etats-Unis, où l'on pousse à fond la production afin de limiter des importations coûteuses en devises. Car le problème des devises est né.

Finalement, le 9 mai 1931, l'avoué américain Chadbourne fait admettre son plan. Celui-ci se borne à reprendre l'idée de limitation de la production des pays exportateurs, avec absorption des excédents répartie sur cinq années. Le remède est timide, et au surplus nul ne l'absorbe. A l'indiscipline des importateurs (les Indes britanniques doublent leur production ; la Turquie, la Yougoslavie, l'Iran, l'Angleterre créent des industries sucrières) correspond une égale anarchie chez les exportateurs. L'Allemagne, à cet égard, montre l'exemple. Au reste, le plan Chadbourne n'a été signé que par neuf pays, qui représentent seulement 50 % de la production mondiale. Le malaise s'accroît, les faillites se multiplient, et tout cela se développe comme un cancer sur la toile de fond de la crise qui, partie des Etats-Unis vers 1930, a atteint le monde entier.

UNE ENTENTE EST NÉCESSAIRE

L'excès des maux est tel que l'appel lancé en 1937 par le docteur Colijn, premier ministre des Pays-Bas, est enfin entendu. Une conférence, à laquelle participent vingt et un pays, sous la présidence de M. Ramsay McDonald, aboutit enfin à un accord qui, cette fois, concerne 95 % de la production mondiale. Un contingent d'exportation est établi pour chaque producteur. Un marché libre, assez étroit à vrai dire, subsiste. Il est attribué pour les quatre cinquièmes aux pays producteurs de sucre de canne, en tête desquels viennent Java et Cuba.

La conférence de 1937 est importante à plus d'un titre. Elle consacre la fin d'une époque, celle du libéralisme pur. Déjà, en 1902, à Bruxelles, on avait pu le pressentir. On l'avait oublié dans l'euphorie des premières années de l'après-guerre. Quand on se retrouva au pied du mur, en 1930, beaucoup firent la sourde oreille dans l'espoir que les choses s'arrangeraient sinon pour les voisins, au moins pour eux-mêmes. Mais le monde est solidaire de plus en plus étroitement. Une production livrée à la fantaisie peut momentanément profiter à tel ou tel concurrent. En définitive, chacun paie les pots cassés, d'une façon ou de l'autre. Le problème qu'il a fallu résoudre, après de longues souffrances, en 1937 apparaît à nouveau. Peut-être n'attendra-t-on pas cette fois qu'il prenne l'allure d'un ultimatum.

Dès maintenant chacun prend ses positions de combat en vue de l'inévitable discussion qui s'ouvrira pour le partage de ce magnifique gâteau de sucre dont la taille est de plus en plus imposante. Il pesait quelque 30 millions de tonnes en 1939 ; aujourd'hui, 35 millions, sur lesquels la canne fournit près de 22 millions de tonnes, la betterave, un peu plus de 13 millions (contre 9 en 1939). Les données, comme on voit, évoluent sensiblement : en 1930, avec une production de 27 millions de tonnes, la crise de surproduction était déclenchée. En 1952, avec 35 millions de tonnes, on ne sent encore que des prodromes de crise. Le nombre des consommateurs et la moyenne de consommation par tête ont substantiellement augmenté. Mais la production croît encore plus vite. Les plaies de la seconde guerre mondiale ont été pansées. Les techniques de culture et de traitement industriel des plantes ont progressé, et la compétition sucre de canne-sucre de betterave pourrait à nouveau prendre un tour assez aigre.

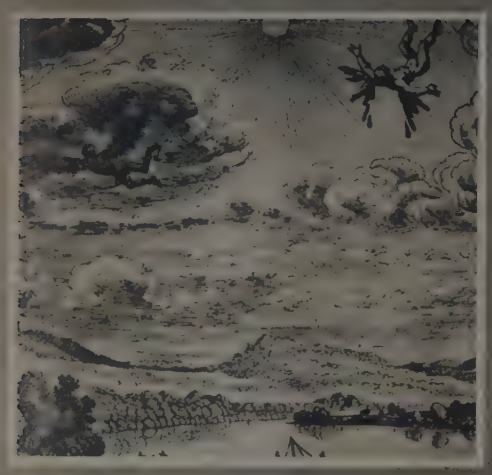
« Que ne laisse-t-on aux pays de monoculture et de vocation sucrière manifeste — les îles à sucre ! — un privilège somme toute normal puisque leurs prix de revient sont les plus favorables ! Chacun y retrouverait son compte. Spécialisation et division du travail ne sont-elles pas dans l'ordre d'une saine évolution ? »

Telle est la thèse des planteurs de canne.

Que répondent leurs collègues de la betterave ? Ils ont, nous le verrons, beaucoup à dire et, mieux encore que des démonstrations dialectiques, ils ont une argumentation de fait, représentée par d'immenses surfaces plantées et par des usines ultra-modernes. Sur ce terrain la France, qui a su reprendre un rôle de premier plan, doit faire entendre sa voix.

(A suivre.)

DES ANCIENS



ICARE

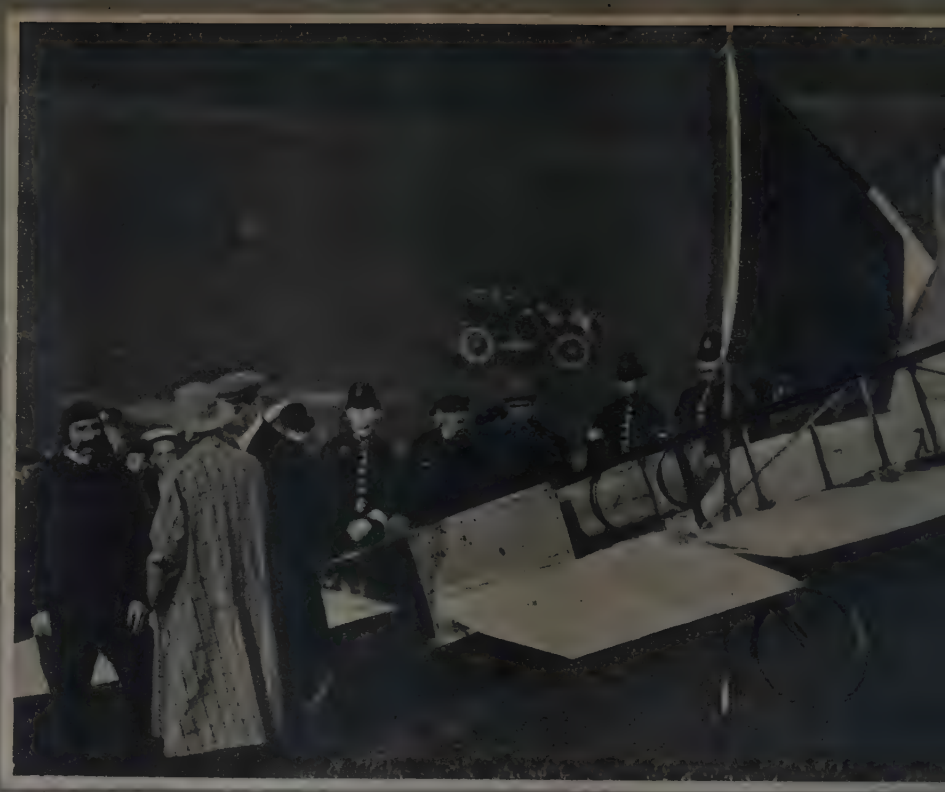
Le mythe d'Icare incarne le rêve de l'humanité impatiente de s'égaler à l'oiseau dans l'air.

LILIENTHAL - 1895

Lilienthal est le premier qui ait manié dans l'atmosphère un appareil plus lourd que l'air.

ADER - 1897

En 1890 Clément Ader réussit le premier vol en aéroplane, parcourant 50 mètres. Il essaya en 1897 avec succès à Satory l'appareil ci-dessus.



BLÉRIOT - 1909

L'année 1909 fut celle de l'exploit historique de Blériot, qui, le 25 juillet, vola de Calais à Douvres s un avion construit par lui. Le voici, à l'atterrissage, conversant avec un rédacteur du « Daily Mail

GARROS - 1913

Autre grand exploit : le 23 septembre 1913 Roland Garros effectuait la première traversée aérienne d la Méditerranée, de Saint-Raphaël à Bizerte. Il pilotait un monoplan Morane-Saulnier sans flotteur

En un demi-siècle, l'aviation
DE LA « CAGE A POULE » DE

La commémoration des exploits de Santos-Dumont, pionnier insigne de la conquêt de l'air, les manifestations diverses dont ce cinquantenaire a fourni l'occasion commandaient un retour sur la naissance et le développement de cette aviation qu a transformé le monde. Elle n'est plus aujourd'hui un sujet d'étonnement, surtou pour les générations qui n'ont pas connu ses débuts et ses tâtonnements. Il nou paraît tout naturel que des avions emportant de nombreux passagers franchissent quot diennement les mers, relient entre eux des continents. Et si l'exploit d'un « Meteor effectuant en moins d'une heure le trajet Marseille-Paris soulève l'enthousiasme, il laiss aussi le sentiment que l' « exploit » sera... bientôt un voyage comme les autres.

LINDBERGH - 1927

Treize jours après le départ de Nungesser et Coli une foule délirante accueillit le 21 mai, au Bourget, Lindbergh, vainqueur du New-York-Paris. Notre photo le montre, tout à fait inconnu, à San Diego.

« COMET » 1952

Le puissant « Comet » de Haviland a été photographié au cours de ses premiers vols à Hatfield, où il était piloté par le capitaine John Cunningham, qui fut un as de guerre avant de devenir pilote d'essai.

...sformé les relations humaines
...TOS-DUMONT AU « COMET » 1952

Pour en arriver là cependant et pour autoriser les espoirs qui deviendront demain des réalités il a fallu beaucoup d'efforts et beaucoup de sacrifices.

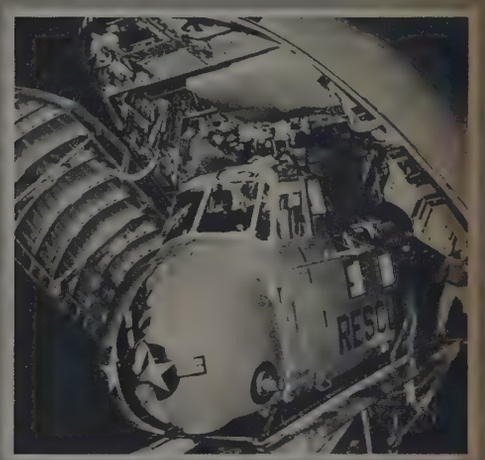
Dans l'histoire de la navigation aérienne la France tient une grande place. Par ses savants, par ses ingénieurs, dont les travaux théoriques et pratiques ont permis la construction et le perfectionnement des appareils. Par ses pilotes, dont l'audace, le sang-froid, la maîtrise ont été couronnés par d'éclatantes victoires et ont entretenu l'émulation qui a tourné vers l'aviation toute une jeunesse ardente.

Oui, que de progrès depuis l'époque où les « cages à poules » survolaient quelques dizaines de mètres jusqu'aux bolides qui abolissent la distance et rapetissent la terre !

AUX MODERNES

VÉDRINES - 1919

Le 19 janvier 1919 Védrines sur un Caudron 63 se posa sur la terrasse d'un grand magasin.



AVION-CARGO 1950

Des transports aériens qui semblaient impossibles sont effectués grâce à l'avion-cargo.

HÉLICOPTÈRE 1952

L'hélicoptère rend de grands services. Il emporte maintenant deux ou trois personnes, et en Corée on en emploie qui emmènent 12 passagers.

AU CŒUR DE L'AFRIQUE AUSTRALE..

Cette carte situe le Marais noir, aux confins de l'Angola, de la Rhodésie et du Kalahari. C'est la zone où le désert devient liquide, où les fleuves venus du nord s'étalent dans des marais avant d'aller se perdre dans les sables du sud. C'est la région qu'inonde la saison des pluies. Les taches blanches situées au sud du lac Ngami et à l'est de l'Okovango représentent des surfaces à peu près inexplorées. Notre collaborateur François Balsan y a pénétré. Il y rencontra ces mystérieux « bushmen », chasseurs infatigables, qui constituent la population peut-être la plus mal connue d'Afrique.

LE MARAIS NOIR

J'AI PÉNÉTRÉ DANS LE PAYS MYSTÉRIEUX OU VIVENT LES DERNIERS BUSHMEN

PAR FRANÇOIS BALSAN

JE me plais à donner ce nom de Marais noir à l'étrange contrée qui surprend déjà l'aviateur par survol lorsque, passant au soir, il découvre le plan prestigieux de ces eaux infiniment divisées, où des feux sauvages s'allument. Elle se situe aux frontières communes de l'Angola, de la Rhodésie et du Kalahari, au cœur de l'Afrique australe. Des eaux... Partout des eaux... Tout un labyrinthe de terres lacustres... Une étendue qui miroite avec pureté sous le manteau de sa végétation malsaine.

« Dans l'avion qui m'emportait de Léopoldville à Johannesburg, écrivais-je en 1948, nous survolâmes au début de la nuit un extraordinaire tableau. La lune se réfléchissait dans une série de marigots, en nous les révélant. D'obscurs éléments étaient les morceaux de terre ferme. Bientôt des feux y luirent, rougeoyants, disséminés : des feux typiquement sauvages. Leur nombre me surprit. Ainsi ces contrées de déluge comportaient une vie. Au milieu de l'inondation, campant sur des îlots, des hommes existaient, coupés de tout contact avec les grands pays borduriers. »

Je me rappelle m'être désolé de n'avoir pu, par le moyen de quelque miraculeux parachute, descendre tout droit dans ce décor dont tant de délais me séparaient par les voies normales. Rêves de voyageur d'Air Lines, souffrant de l'incomplet miracle de la navigation aérienne, qui donne toutes les vues et aucun contact... Je dois pourtant au hasard de ce survol une chance folle : être passé au-dessus de la fameuse région ngamienne, l'avoir saisie dans son mystère nocturne. J'ai connu ainsi l'objet de mon attrait et, l'ayant connu, je l'ai désiré avec plus de force.

La coiffure des élégantes Mambakush est un chef-d'œuvre d'architecture où le sisal et l'argile prolongent la chevelure.

QUAND LE DÉSERT DEVIENT LIQUIDE

EST-CE en souvenir de cet enchantement aérien d'il y a trois ans que je dirige l'expédition Panhard-Capricorne vers ces parages ? En septembre 1951 nous approchons, à travers le fameux *bush* kalaharien, de ces parties septentrionales du Désert rouge, où, après avoir été l'enfer de la soif, il devient, subitement, liquide.

Les rivières du fond de l'Angola l'envahissent et l'ornent. L'Okovango, qui a reçu l'apport du Kwito, des ruissellements du Kubango et du Barotseland, entre au désert avec son puissant flot, dont il faudra bien de la surface pour avaler le volume... La sylve « monte » en beauté et en force. Sur les rives se dressent les *moporrotas* géants auxquels pendent de longs fruits lourds dont la chute vous assomme et dont les ânes raffolent. Les *mokobas*, à l'écorce « armée », sont les arbres-crocodiles. Une volière d'oiseaux extraordinaires vocalise dans les branches. Toutes les grandes espèces animales galopent dans une sorte de zoo naturel.

Les *koudous*, devenus rares en Afrique, sont en nombre ici. On les voit par six, huit, dix pourfendre les hautes herbes d'or. Un jour de printemps naissant, je tombe sur trois mâles prisonniers de leurs ramures, qu'ils ont enchevêtrées au cours d'une joute amoureuse. Les zèbres fréquentent volontiers la contrée. Comme les girafes, ils vivent la saison sèche dans les îles, qu'ils gagnent à la nage, bravant hippopotames et crocodiles. A la saison humide au contraire ils retournent à la forêt et courent aux environs des éminences granitiques de Tsodillo, où le bushman, leur chasseur-né, mais leur admirateur, n'a pu se retenir de peindre à l'oxyde de fer rouge leurs fines silhouettes sur des roches lisses : nous rapportons les relevés de ces œuvres contemporaines et cependant exécutées suivant les plus purs principes de l'art paléolithique. La préhistoire vit encore...

L'éléphant, lui aussi, va à la baignade ! Et de nombreux arbres broyés sont le témoignage de ses colères ou de ses jeux. Les fauves pullulent. Ils sont l'ennemi des populations des bords du marécage.

A TRAVERS LES PEUPLADES DU MARAIS NOIR

TOUT d'abord, les *Batawenas*, les plus nombreux. Ils forment l'une des tribus des Bechuanas, qui ont donné leur nom au Bechuanaland. De souche bantoue et établis au Kalahari depuis quatre ou cinq siècles, ils vivent de culture, de chasse et de pêche.

Moins fins, plus massifs, les *Mokubas*, qu'on appelle aussi *Bayeyes*. Ils ont des qualités d'endurance et d'instinct qui leur permettent de rivaliser avec les bushmen. Leurs médecins les soignent par saignées, et

Les eaux du Marais noir sont infestées de crocodiles et d'hippopotames que les zèbres bravent chaque année en gagnant les îles, où ils attendront la saison des pluies. Cette période de l'année facilite la navigation sur les pirogues que construisent les Batawenas (en bas : une femme batawena).

fréquentes sont les tempes ou les poitrines incisées. Ils donnent les meilleurs guides pour les parcours aventureux. Je leur dois Kehoré Hilli, qui me permit d'atteindre les monts aux peintures.

Mais beaucoup plus passionnants sont les *Mambakush*. Il s'agit là de tribus d'immigration récente qui fuirent de Rhodésie, il y a cent ans, la cruauté des Matabelés. Leur stature est haute, leur taille est fine. Leur peau, d'un noir intense (au point de défier l'objectif cinématographique) a un grain remarquable. Leurs femmes sont souvent ravissantes : de vrais mannequins pour de hauts couturiers qui s'offriraient la fantaisie de présenter leurs modèles sur des silhouettes à sensation.

Les dames Mambakush ont des yeux d'antilope, sourient, prennent des poses exquises. Se sachant sans doute exceptionnellement noires, elles ont le raffinement de porter des cotonnades du même ton, campant des images de très sombres déesses. Mais elles se plaisent à se parer d'osselets, en bracelets, en colliers d'une blancheur qui fait contraste avec leur épiderme. Leurs chevilles sont surchargées d'anneaux de cuivre, à diamètre croissant, qui leur montent jusqu'à mi-jambe. Le grand luxe est de se racler le visage et la gorge par températures de four, quand la peau ruisselle, avec de jolis « couteaux de chaleur » ; c'est là un geste noble.

La caractéristique des élégantes Mambakush est sans conteste leur coiffure : un château artistique... et une œuvre de longue haleine ! Le

cheveu crépu et court ne sied pas à un physique si plein de grâce : alors on le prolonge de tresses de sisal teint, le liant étant de l'argile. Ce sont ces longues merveilles qui tombent sur le galbe des épaules. Les nuques portent des torsades du même secret. Un coiffeur parisien trouverait là une source d'inspiration pour lancer une mode nouvelle...

Les danses offrent un beau spectacle. On commence par acquérir la frénésie voulue en buvant force bière de *kaffee corn,* sorte de boisson de mil fermentée, assez alcoolisée. Les hommes prennent place à leurs longs tambours, troncs d'arbres tendus de cuir. Les filles chantent en claquant des mains. Puis les plus audacieuses se détachent en solos. Suivent des numéros à deux. Enfin la grande confusion générale, où toutes se lancent, s'accolent, s'écartent tandis que les tambours atteignent au vacarme.

Je passe sur certaines familles transfuges de l'Angola et du Barotseland. Le Marais noir attire. J'ai eu dans une de nos équipes un excellent Barotse et un Niangana extraordinairement intelligent. Mais tout cela n'est encore rien auprès des bushmen...

LES HOMMES DE LA COURSE AIMENT LA SOLITUDE

Ce sont les plus anciens bushmen encore existants, les *Kungs,* dont la forêt kalaharienne, la *Kungforest,* a pris le nom, qui battent de nos jours les taillis reliant le Marais noir au Kaukauveld, à 400 kilomètres à l'ouest. Ce qu'il en reste ? Cinq cents ou mille qui ne demandent rien à personne. On rencontre leurs traces plutôt qu'eux-mêmes : des feux récents, des meules, des racloirs, des bois taillés en abreuvoirs pour leurs chiens, les seules bêtes domestiques qu'ils adoptent.

Les bushmen de l'Union Sud-Africaine et des Rhodésies, qui tenaient à leur indépendance foncière, ont rejoint au Kalahari ceux qui y avaient élu domicile de longue date. Leurs clans vivent dans la ronce sans limites et se concèdent mutuellement d'immenses domaines de chasse. Cependant le côtoiement, en certains points, des sédentaires Bechuanas a fait plier quelquefois la rigueur traditionnelle : on voit des *Magons* camper près des centres de Noirs éleveurs de bétail, même leur louer leur aide et les emmener dans des associations de vénerie. De même des *Manaros,* des *Makokas.* Les *Kungs,* eux, demeurent inflexibles.

Ils vont seuls. Ils sont les hommes de la course. Leur passion de la solitude les entraîne. Ils ne reconnaissent que leur Nna, l'esprit du bien, et leur Ngaoua, l'esprit du mal. Faisant le feu par frottement ou par étincelle de silex dans la poussière d'herbes sèches, sans autres armes que leurs arcs, leurs flèches empoisonnées, parfois leurs javelots, ils n'appartiennent qu'à la poursuite des bêtes, qu'ils massacrent et qui les nourrissent. Les *Matenikwés* du sud-ouest du Marais, moins invisibles que les Kungs, ne sont guère pour cela moins sauvages.

Si maintenant nous jetons les yeux sur la carte de l'est de l'Okovango nous plongeons en pays absolument inexploré : c'est le fief des bushmen *Barkcuenas.* A ma connaissance, un homme seulement y fit une pointe avant notre arrivée : un lieutenant du camp de Maun. Il allait imposer la paix anglaise dans un conflit d'indigènes qui avait fait des victimes : telle est la règle du protectorat, n'intervenir que quand il y a désordre. La colonne du lieutenant répondait à des rumeurs de bagarre — tout se sait de proche en proche au désert — issues d'un coin encore impénétré : magnifique motif. Il franchit le Marais à Sepopa et s'y enfonça à dos d'âne. Je ne sais pas trop ce qu'il fit, en dehors d'un court mais passionnant voyage dans une terre où jamais le Blanc n'avait mis le pied : en tout cas, il rapporta quelques données et des souvenirs très riches.

Il ouvrit la voie... Derrière lui, deux rabatteurs de main-d'œuvre destinée aux mines vont s'engager, espérant trouver, de même que d'autres cherchent ailleurs le diamant, des bras vierges pour les puits de l'Union Sud-Africaine, où le recrutement est en baisse.

En 1948 des aviateurs tombèrent chez les bushmen de l'est. Ils ne revinrent jamais. On sut par les chasseurs batawenas, qui ont des contacts avec les bushmen, que ces derniers exécutèrent les gêneurs ainsi chus du ciel en plein dans une de leurs grandes traques de girafes.

ICI COMMENCE LE MYSTÈRE

Au sud du lac Ngami, prolongement des marais, commence le Masarwa, 400 kilomètres sur 400 kilomètres, où le mystère est également total. On raconte que quelques méharistes noirs du Camel Corps y exécutèrent une reconnaissance en 1949. Ils reçurent des flèches et estimèrent sagement que la région pouvait fort bien rester en son état naturel. Personne n'est retourné au Masarwa. J'en ai jadis exploré les bordures sud-ouest et ouest. J'ai passé à Okwa, y coupant un oued, à sec depuis des millénaires, qui entre au cœur de la contrée... ou en sort, comme on préférera. Je n'oublierai jamais les bushmen que je vis là. Ils venaient de loin. Ils avaient encore le feu de la course dans les yeux, la fatigue dans les muscles. Nus, coiffés de calottes de cuir, ils me parurent les émissaires d'une des réserves les plus secrètes de l'Afrique.

Un soir, il y a quatre ans, dans cette région, mon feu réchauffait doucement la théière. Le bush s'entr'ouvre. Un homme bondit dans l'aire débroussaillée et tombe près du foyer. Il est à bout, époumoné. C'est l'instinct de conservation qui a dirigé ce bushman vers un camp de Blancs. Nous le laissons se reposer.

Une affreuse plaie sanglante couvre une cheville et la moitié d'une jambe. Un accident de chasse a brisé la course de notre hôte des bois et l'a laissé en arrière de son clan, lancé dans la poursuite de bubales et d'oryx. Il lui faut reprendre des forces pour « rejoindre ».

Maintenant l'homme boit, lentement quoique la soif le brûle. Et puis il mange. Je lui ai donné des confitures. Il découvre ce mets incroyable pour lui, où la succulence du sucre le surprend et le comble.

Il ne remercie pas. Il ne sait pas. Et en quelle langue m'exprimerait-il sa gratitude ? Il se relève, disparaît dans le bush. La nuit s'est faite. Qu'importe ! Un sens secret guide le bushman dans la mer des ronces... A l'aube il aura rattrapé le bivouac, où déjà, peut-être, ses compagnons se repaissent des proies conquises.

L'INONDATION DEVIENT SOURCE DE VIE...

Quand l'eau monte, à partir d'octobre, son domaine se soude et s'étend. Elle grimpe aux îles, noie les joncs. Les pirogues des Batawenas, les *mokurros,* du nom de l'arbre dur dans lequel elles sont creusées, peuvent cheminer plus facilement. Alors tout le Marais s'anime, ses chenaux sont alimentés, chasseurs et pêcheurs circulent. Il faut, suivant le niveau, de dix à quinze jours pour naviguer de l'entrée de l'Okovango, au nord dans le système lacustre, jusqu'à Maun, camp anglais du sud.

A ces époques de crue la rivière Toteng irrigue les contrées du sud-ouest, qui deviennent subitement le lac Ngami sous la forêt : on appelle Ngamiland tous ces parages. Les huttes herreros de Sai-Itoua se sont établies là pour profiter des pacages sylvestres qu'enrichit le bain annuel. Ces Herreros sont venus de loin dans l'ouest, de Walvis Bay et de Windhoek, chassés par la colonisation allemande. C'est une population splendide, passée maîtresse dans l'élevage d'immenses troupeaux.

Du côté de l'est, dans les zones inexplorées citées plus haut, l'inondation fait tache. Elle rejoint les marais du Zambèze. On peut, lorsque la cote est maximum, aller de Maun jusqu'à Livingstone sans quitter le bateau... Au lieu que je dus faire cette liaison, en 1948, en saison sèche, au prix de dures étapes terrestres ! C'était juste avant les pluies. Les bushmen avaient lancé leurs incendies classiques, dont les cendres, sous les ondées, engraissent les herbages, fixent le gibier et facilitent la chasse. Et je me rappelle un déferlement d'oryx, d'élans, d'impalas, de gnous noirs devant un de ces feux décuplés par le vent : la vision même que reproduit le film *King Salomon mines.* Mais « j'étais dedans »... et non dans un fauteuil d'orchestre !

Enfin, au sud, est l'exutoire de l'eau. C'est par là qu'elle s'en va se perdre. Elle suit le cours de la rivière Botlele, qui la porte à 300 kilomètres, aux zones du Makarikari, où elle sera bue par le sable ou évaporée. Elle commence à s'enfouir avant d'y arriver et ne parvient au terme que lorsque le plein des marais la pousse. En 1951, au passage de l'expédition Panhard-Capricorne, elle atteignait Rakops, aux deux tiers du chemin. Et une poignée d'indigènes, établis là dans l'enfer, se réjouissaient devant le flot miraculeux gagnant le cœur de leur désert hostile... C'était le territoire d'élection des *pedetes cafer,* ces faux kangourous, gros comme de forts lièvres, qui font, la nuit, dans les phares, des sauts de 3 mètres de hauteur, comme si la brousse se mettait subitement à tirer des projectiles...

Les chasseurs noirs connaissent l'intérêt de la période où, dans le Botlele, l'eau coule. Le grand gibier, qui trompe sa soif à longue année avec la sève des *sammas* (melons du bush), se rapproche alors imprudemment des berges, se désaltère et s'immerge. On s'embusque à coup sûr... Mais à la chasse on est deux : le traqueur et la bête, dont l'instinct de protection ne tarde pas à être en éveil...

LE MARAIS NOIR VIT PEUT-ÊTRE SES DERNIÈRES HEURES LIBRES

L'avenir approche... avec ce qu'il sous-entend de progrès et de paysages dépoétisés. Il avait fait une première offensive, il y a une vingtaine d'années, quand fut étudié le principe d'un raccord ferroviaire transcontinental Walvis Bay-Livingstone. L'idée fut abandonnée.

Mais voici que le W. L. N. A. Ltd, la grande entreprise de recrutement de main-d'œuvre noire pour les mines, étend ses limites de protection. On manque de plus en plus de bras. Il faut aller en chercher dans les coins perdus. Et les aventureux pionniers de cet effort gigantesque de pousser leurs *compas roads* jusqu'au Kalahari. La *compas road* est une piste tracée à la boussole : « tout droit », ce qui n'est permis qu'au désert, où l'absence de tout mouvement de terrain est la norme.

Une *compas road* relie Francistown à Maun, Maun à l'Angola. Et de Gomare, sur la rive occidentale du Marais, s'élance la plus audacieuse des *compas roads* qui soient : fendant *point to point* le bush absolument inexploré, qui l'enserre de ses mystères humain, animal, végétal, elle file vers Grootfontein, en Sud-Ouest africain, à 500 kilomètres. Piste d'aventuriers traversant pour la première fois l'Ongova et le Kaukauveld inconnus. Et, comme aux beaux temps de l'exploration, le savant ne pourra que suivre le prospecteur, qui a ouvert la marche.

Tout dernièrement le caractère aquatique de la région a attiré l'attention des services agricoles du protectorat. Ils se sont dit que l'eau devait être peu profonde dans les terrains fermes qui s'étendent entre Maun et Livingstone. Ils ont tenté des forages, ont trouvé l'eau, et de vastes plans de fertilisation sont en train. Le climat est assez favorable. On combat la fièvre jaune. Quant à la mouche tsé-tsé, qui infeste le Marais, ses zones d'action sont connues : elles ne dépassent pas l'aire des eaux permanentes, et aux mauvaises époques on peut recevoir des injections qui immunisent l'organisme. La maladie ne sera pas un obstacle.

Un petit avion régulier relie Maun à Bulawayo. Le Marais et ses environs vivent peut-être leurs dernières heures libres...

LE COMITÉ CONSULTATIF DU LANGAGE SCIENTIFIQUE

par GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française.

La langue d'un peuple est faite par ce peuple, et le peuple, en ce domaine, n'écoute que son génie, ses besoins et sa fantaisie. Il obéit parfois à la pression de circonstances que l'on peut dire historiques. Il reçoit, des peuples étrangers, à la faveur des échanges pacifiques ou lors des invasions et autres épreuves, des vocables nouveaux qu'il accepte non sans les avoir déformés et interprétés à sa guise. Les grammairiens et les lexicologues observent cette évolution ; ils ne sauraient ni la suspendre ni la faire dévier. L'Académie française, instituée il y a plus de trois siècles dans le dessein d'observer l'usage et de composer un dictionnaire, juge parfois cet usage quand il est défectueux, mais se garde bien d'outrepasser les pouvoirs qui lui furent conférés. Sur le sens des mots et sur l'usage qu'il convient d'en faire, elle est souvent consultée par des administrations, des collectivités ou des individus. Alors que je tenais la plume du secrétaire perpétuel, il m'arrivait, plusieurs fois par semaine, d'avoir à donner des avis. Je ne m'y refusais point et je répondais après avoir, le plus souvent, consulté la commission du dictionnaire, ou l'Académie en corps, ou les membres d'autres classes de l'Institut.

Il existait, avant la guerre, un *Office de la langue française*, composé de lettrés et de savants, et qui s'était donné pour tâche de résoudre les problèmes posés par des curieux de toutes les disciplines. On peut regretter que cet organisme soit présentement en sommeil. Il existe d'excellentes revues, comme *le Français moderne*, dont les rédacteurs apportent de précieuses clartés sur certains points de lexicologie, de grammaire ou d'usage. Plusieurs journaux, quotidiens ou hebdomadaires, ont institué des rubriques spéciales et les ont confiées à des savants de grande expérience. Peut-on penser que tout cela suffit à instruire ou à renseigner un peuple comme le peuple français dont tous les citoyens sont, par caractère et par habitude, qu'ils le sachent ou non, plus ou moins grammairiens ? Je n'en suis pas sûr en ce qui concerne le langage scientifique et technique.

Les mots qui servent dans les circonstances normales de la vie évoluent somme toute lentement ; ils entrent dans le vocabulaire, changent parfois d'acception, vieillissent et même disparaissent. Car le langage est comparable à un être vivant : il se nourrit, choisit à sa manière ses éléments constitutifs, se transforme et décline. Or la crise de civilisation, survenue depuis le triomphe de la méthode inductive dans les sciences, a déterminé, comme disent les observateurs du monde moderne, un phénomène « d'accélération » qui intéresse toutes nos coutumes et, nécessairement, notre façon de parler. Chaque jour, des mots nouveaux s'introduisent dans le répertoire des savants, des techniciens et, naturellement, des industriels et des ouvriers. Un grand nombre de ces mots sont forgés au fur et à mesure des besoins par les usagers — j'emploie ce mot à dessein, parce qu'il est en voie d'étendre ses acceptions. Au train où vont les choses, le langage usité dans les laboratoires, les hôpitaux, les usines, et même dans certaines facultés de nos institutions universitaires, risque de se trouver à peu près inintelligible pour le reste de la société cultivée, d'une part. Ce langage, d'autre part, pose au témoin attentif nombre de problèmes dont les uns sont orthographiques, les autres syntaxiques, les autres encore sémantiques ou phonétiques.

Un groupement s'est formé, depuis quelques mois, qui a pris le nom de « Comité consultatif du langage scientifique ». C'est M. J. Duhem qui a proposé de constituer un tel groupement. Le comité, qui en est à ses commencements, recevra jusqu'à nouvel ordre l'hospitalité de *la Revue scientifique*. Il est présidé par le prince Louis de Broglie et compte une douzaine de membres dont certains sont des savants ou des techniciens, d'autres des lettrés. Le comité n'a pas défini ses fonctions de manière trop rigoureuse : il entend répondre aux besoins du temps et modifier son programme de travail selon l'évolution des événements et des conjonctures. Tantôt il examine certaines questions posées soit par un de ses membres, soit par des personnes étrangères à la compagnie ; tantôt il pose un problème général sur lequel il attire l'attention des spécialistes et de tous les intéressés.

Pour mieux faire comprendre l'importance d'une telle initiative, je ne crois pas inutile de résumer ici certains des débats qui ont requis, récemment, l'attention du comité. Les uns concernaient l'orthographe de mots employés même hors des milieux scientifiques. Il est étrange, voire déconcertant, de noter que le mot arome, que les mots zone et zona ne prennent pas l'accent circonflexe, alors que, dans leur étymologie, on reconnaît la lettre grecque *oméga* qui, le plus souvent, en français, a donné *ô*, comme dans symptôme Est-il vraiment impossible d'établir, dans cette confusion, un ordre raisonnable ?

Autre problème : convient-il de supprimer le trait d'union dans un grand nombre de mots scientifiques formés au moyen d'un préfixe et d'un autre mot qui peut être adjectif ou substantif ? Je suis, pour mon compte, favorable à la suppression du trait d'union dans la plupart des cas. Ainsi se sont formés les mots usuels tels que bienfait, malaise, contrepoint — on en pourrait citer mille. — En général, le trait d'union représente, si j'ose dire, un prélude à la coalescence, à l'union parfaite. Pourquoi ne pas écrire infrarouge, ou ultraviolet, ou ultrasons ? N'écrit-on pas, justement, en un seul mot et depuis longtemps, « pourquoi » ? Je regrette que « peut-être » en soit encore au trait d'union, ce qui empêche certains écrivains de l'employer dans une phrase où figure le verbe pouvoir, en crainte de la répétition, que les Français n'aiment pas.

Naturellement, le trait d'union sera conservé chaque fois que l'on peut redouter la formation d'une diphtongue fâcheuse. On devra donc écrire intra-utérin et non intrautérin.

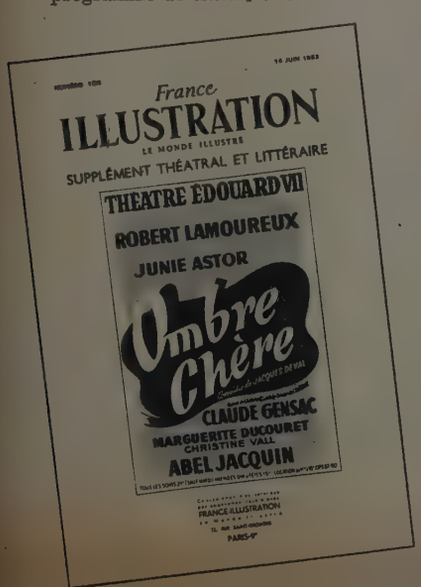
Le comité, dans une de ses délibérations, s'est trouvé d'accord pour admettre que les mots latins, agrégés au vocabulaire français, feraient leur pluriel à la française : des sanatoriums, des critériums. Il a jugé que l'orthographe serait soigneusement maintenue quand elle permet de retrouver le sens par la racine, mais que certaines simplifications, désormais consacrées par l'usage, ne seraient pas l'objet de nouveaux et vains débats : tout le monde écrit aujourd'hui hémorragie, encore que les dictionnaires fassent mention de l'ancienne orthographe : hémorrhagie.

N'oublions pas, nous Français, que notre langue, pourtant si précise et si raisonnable, réserve des surprises et semble parfois céder au caprice. Que l'on compare quatre mots dont la désinence a même valeur sonore et qui s'écrivent de manière fort différente : dimension, discussion, réflexion et punition. Je prends les exemples au hasard. On en pourrait trouver maints autres.

N'oublions pas qu'il existe, en médecine, des familles de mots gouvernés par un préfixe ou par un suffixe — tous ceux qui commencent par *dys*, tous ceux qui se terminent par *algie* — et qu'il faut à tout prix maintenir ces familles et même en chasser certaines erreurs — je pense au mot coxalgie, employé au lieu de coxite.

N'oublions pas que le grand Charles Nicolle a proposé quelques réformes sensées. Il demandait, par exemple, que l'on écrivît *multivalent*, au lieu de *polyvalent*, et *immuni*, au lieu d'*immunisé*. Par malheur, Nicolle n'a pas été suivi : l'usage était déjà par trop invétéré.

N'importe ! L'homme prudent respectera l'usage, mais il ne laissera pas de signaler les abus, les déviations, les manques. C'est à quoi le Comité consultatif entend consacrer son labeur. Son titre est somme toute modeste. Souhaitons-lui bon travail et longue vie !



CETTE CARTE A NOTRE ADRESSE VOUS PERMETTRA DE RÉPONDRE AUX QUESTIONS QUE NOUS VOUS POSONS A LA PAGE SUIVANTE AU SUJET DE NOTRE SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

A utiliser seulement dans la limite de la France métropolitaine

NE PAS AFFRANCHI

Le port ser payé par le destinataire

CARTE-RÉPONSE

Autorisation N° 438 - Paris
valable jusqu'au 17 septembre 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges
Paris (9e)

ABONNÉS ET LECTEURS

Vous êtes nombreux à nous avoir demandé depuis quelques mois à recevoir chaque semaine *notre supplément théâtral et littéraire, et non plus en fascicules séparés mais* dans le corps même du numéro du journal. *En quoi consiste exactement la modification proposée ?*

Actuellement notre supplément théâtral et littéraire paraît deux fois par mois en un fascicule 18×27. Dans la formule envisagée, il paraîtrait chaque semaine. Un brochage spécial permettrait de détacher les pages qui lui seraient consacrées pour les relier ultérieurement.

Les adeptes de cette formule nouvelle soulignent qu'ainsi France-Illustration *publierait un plus grand nombre de pièces de théâtre et donnerait, de ce fait, le reflet exact de la vie théâtrale. De plus, alors qu'il est difficile d'entreprendre la publication d'un roman ou d'une œuvre littéraire d'une valeur certaine qui durerait deux mois dans la formule actuelle (4 numéros), il deviendrait aisé de le faire à l'avenir, et la collection gagnerait en intérêt.*

Le changement proposé est important. Il aurait, outre les conséquences ci-dessus, celle de réduire à deux *le nombre de nos catégories d'abonnement :*

La première, catégorie n° 1, comprenant les 49 numéros d'actualités avec le supplément théâtral et littéraire ;

La seconde, catégorie n° 2, comprenant les 49 numéros d'actualités avec le supplément théâtral et littéraire et les trois numéros spéciaux : Printemps, Auto, Noël.

Nous serions, quant à nous, favorables à la modification souhaitée par un grand nombre d'entre vous, dans la mesure toutefois où nos abonnés actuels des catégories n° 1 (49 numéros d'actualités) et n° 3 (49 numéros d'actualités et 3 numéros spéciaux) seraient désireux de recevoir le supplément théâtral et littéraire auquel ils n'ont pas cru devoir souscrire.

Pour nous permettre de prendre notre décision en toute connaissance de cause, voulez-vous nous répondre au moyen de la carte ci-dessous, que vous posterez sans l'affranchir *après avoir rayé la formule qui ne vous convient pas ?*

Messieurs,

Ayant pris connaissance des changements qu'apporterait la modification de la présentation actuelle du supplément théâtral et littéraire, ma préférence va

A la formule nouvelle *
(supplément chaque semaine dans le corps du numéro).

A la formule actuelle *
(supplément deux fois par mois en fascicules séparés).

Nom : *Prénoms :*

Adresse complète :

Je suis { *abonné* * / *lecteur au numéro* * }

* Biffer les mentions inutiles.

Sur les spectateurs des « 24 heures du Mans », ces « hommes-radio » ont, grâce à leurs postes portatifs, déversé des flots d'harmonie.

AUX 24 HEURES DU MANS

Ce vingtième Grand Prix des 24 heures du Mans a dû battre tous les records d'affluence, car on ne vit jamais foule semblable assister à une manifestation qui constitue à la fois le plus probant des critériums techniques et une sorte de gigantesque kermesse. Elle joint à la lutte pour les records sportifs l'intérêt soutenu de la confrontation des meilleures voitures du monde.

Certes, dans le domaine de la compétition seul le résultat compte. Et il convient de ne pas diminuer la valeur de la très belle victoire remportée par Mercédès, qui, ayant mis trois voitures en ligne, réussit à en classer deux aux deux premières places.

C'était la seconde apparition en épreuve publique du nouveau modèle compétition 3 litres 6 cylindres, qui réunit un certain nombre de solutions originales (entre autres, celle du moteur incliné pour diminuer son encombrement en hauteur, l'entrée dans la voiture par des portières basculant verticalement autour de charnières horizontales fixées sur le toit).

Justice ainsi rendue à la marque de Stuttgart, il est quand même permis de noter qu'une heure et quart avant la fin la Talbot de Levegh était au commandement avec quatre tours d'avance et que jusqu'à la mi-course une autre voiture française, celle de Gordini, pilotée par Manzon — et dont nous vîmes un autre modèle de la même marque, aux mains du même pilote, gagner à Monaco — menait magnifiquement avant d'être victime d'un freinage déficient... ce qui ne pardonne pas dans une telle épreuve.

La France obtient une fiche de consolation avec la troisième victoire consécutive dans le classement handicap « à l'indice de performance » de la Panhard-Monopole. Qu'ont donc fait les autres marques étrangères ? Côté Anglais, les Jaguar, triomphatrices de l'an dernier, en voulant améliorer les formes de la carrosserie pour une meilleure pénétration dans l'air, ont diminué le refroidissement de leur moteur, et elles ont toutes chauffé. D'Aston-Martin on pouvait également espérer mieux.

L'Italie ? Avec la Ferrari 3 litres, gagnante des 1.000 milles et conduite par Ascari, on avait en action la plus rapide voiture du lot. L'embrayage se montra insuffisant pour la puissance transmise. Les autres Ferrari furent, en général, trahies par le même organe. Lancia, avec ses deux voitures « grand tourisme », réalisa une fois de plus une très belle performance. On en était sûr d'avance.

La conjugaison de moteurs américains avec des châssis spéciaux a donné des résultats... assez moyens.

Tels sont les brefs commentaires qu'appelle ce vingtième Grand Prix des 24 heures du Mans. Classement à la distance :

1. Lang-Riess (Mercédès 3 litres), 3.733 km. 780, moyenne : 155 km. 574;
2. Helfrish-Niedermayer (Mercédès 3 litres) ;
3. Johnson-Wisdom (Nash Healey 4 l. 135) ;
4. Cunningham-Spear (Cunningham) ;
5. Simon-Vincent (Ferrari 4 l. 100).

Dans le classement par catégories les vainqueurs furent respectivement : De 5.001 à 8.000 cm³ : Cunningham-Spear (Cunningham, moyenne : 141 km. 267) ; de 3.001 à 5.000 cm³ : Johnson-Wisdom (Nash-Healey, moyenne : 147 km. 251) ; de 2.001 à 3.000 cm³ : Lang-Riess (Mercédès, moyenne : 155 km. 574); de 1.501 à 2.000 cm³ : Valenzano-Ippocampo (Lancia, moyenne : 139 km. 268) ; de 1.101 à 1.500 cm³ : Becquart-Wilkins (Jowett, moyenne : 117 km. 454) ; de 751 à 1.100 cm³ : Veuillet-Mouche (Porsche, moyenne : 123 km. 142) ; de 501 à 750 cm³ : Hémard-Dussous (Dyna-Panhard, moyenne : 116 km. 758).

Enfin, dans le classement à l'indice de performance, Hémard et Dussous (Panhard-Monopole 614 cm³), en couvrant 2.802 km. 690 (moyenne : 116 km. 758), ont remporté pour la troisième année la victoire, avec l'indice 1,295, devant Mercédès.

RUBAN ROUGE RUBAN JAUNE ET VERT

1802 NAPOLÉON Ier CRÉE LA LÉGION D'HONNEUR

1852 SON NEVEU INSTITUE LA MÉDAILLE MILITAIRE

PAR ROGER DARDENNE

Le peintre Hennequin a représenté dans ce vaste tableau la distribution de la croix de la Légion d'honneur par Napoléon Ier qui eut lieu le 16 août 1804 au camp de Boulogne. (Musée de Versailles).

DEGAS, qui s'étonnait qu'on pût avoir le téléphone — « Comment ! on le sonne et il vient », disait-il d'un de ses confrères — n'admettait pas non plus qu'on acceptât des décorations. Il refusa la Légion d'honneur. Il ne fut pas le seul. De Courbet à André Gide et Jean-Paul Sartre, en passant par Berlioz, Maupassant, Francis Jammes, Pierre et Marie Curie, longue est la liste des illustres qui dédaignèrent de laisser rougir leur boutonnière. Il est vrai que beaucoup plus longue est la liste de ceux qui se montrèrent enchantés d'obtenir une distinction dont on pourrait dire, à la façon de M. Prudhomme, qu'elle est pour quantité de Français — et d'étrangers — qui la reçoivent « le plus beau jour de leur vie ». On ne diffame personne en rappelant que ministres, chefs de cabinet, parlementaires sont assaillis de solliciteurs. Cela prouve le prix que les candidats attachent à entrer dans l'Ordre, qui vient d'atteindre sa cent cinquantième année d'existence (1).

Il fut créé en effet par Bonaparte le 19 mai 1802 (25 floréal, an X). La nouvelle décoration ne fut pas partout accueillie favorablement. Les adversaires de Bonaparte ne se gênèrent pas pour la « blaguer ». Ces sarcasmes n'empêchèrent pas beaucoup d'hommes célèbres d'entrer avec empressement dans cette Légion, où, selon la volonté de son fondateur, seuls des services éclatants devaient donner accès aux militaires comme aux civils.

La première remise des « aigles » — ainsi s'appelaient alors les croix — eut lieu le 28 messidor an XII aux Invalides, un mois avant la distribution du camp de Boulogne (16 août 1804). La première promotion est très brillante. On y trouve Lacépède — qui fut le premier grand chancelier — Laplace, Berthollet, Lagrange, Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, Daubenton, Lalande, Cassini.

Gœthe reçut la croix et remercia dans une lettre que nous avons conservée.

SI Napoléon Ier ne consentit jamais à décorer une femme, Napoléon III ne partagea point cette misogynie. C'est en 1851 que, pour la première fois, une femme, Angélique Duchemin, veuve Brulon, reçut la Légion d'honneur. Elle était parvenue à se faire incorporer après la mort de son mari ; elle avait combattu. C'est aussi Napoléon III qui, après Magenta, accrocha l'étoile au drapeau du 2e zouaves, le premier drapeau décoré. Beaucoup d'artistes, de littérateurs furent décorés sous le Second Empire. Tous n'avaient pas des titres indiscutables. Force est bien, en 1860, au rapporteur de reconnaître que Paul de Kock n'offre pas « un bagage sérieux ». Mais quoi ! l'auteur de *la Laitière de Montfermeil* est « le doyen de nos romanciers ».

La Troisième République pavoisa la boutonnière des comédiens et le corsage des comédiennes. Avec timidité d'abord et en camouflant leur profession sous un titre de professeur au Conservatoire, par exemple.

Aujourd'hui, sous la tutelle du président de la République, grand-maître de droit pendant la durée de son septennat, l'Ordre compte environ 220.000 membres.

COINCIDENCE heureuse : l'année du cent cinquantième anniversaire de la Légion d'honneur est aussi celle du centenaire de la Médaille militaire. Celle-ci fut en effet créée le 29 février 1852 par le prince Louis-Napoléon Bonaparte, qui allait devenir Napoléon III. Un mois plus tard il remettait lui-même les quarante-six premières à des sous-officiers et à des soldats qui s'étaient distingués au cours des campagnes d'Algérie. A cette occasion Louis-Napoléon expliquait que la Légion d'honneur devant nécessairement être « renfermée dans de certaines limites », il avait voulu créer une distinction qui permît d'accorder à des soldats et à des sous-officiers ayant accompli des actions dignes d'éloges « un témoignage de satisfaction de la patrie ».

Presque tout de suite le prince président décide que la Médaille militaire pourra être conférée aux généraux et aux amiraux ayant commandé en chef ou rempli certaines hautes fonctions. Les premiers titulaires sont, à ce titre, le 10 mai 1852, les généraux Reille et Vaillant. Par cette décision Louis-Napoléon Bonaparte donnait à la Médaille militaire son caractère original. Car, ainsi que l'écrit le colonel de Virieu dans une remarquable étude de *la Revue historique de l'armée*, « nulle récompense n'aura mieux servi de trait d'union entre le courage du chef, qui décide et commande, et celui du soldat, qui obéit et réalise ».

Cent cinquante grands chefs ont porté « cette simple et glorieuse médaille, emblème des plus hautes vertus militaires », disait Poincaré en la remettant à Joffre. Citons-en quelques-uns : Canrobert, Baraguey d'Hilliers, Mac-Mahon, Faidherbe, Courbet, Gallieni, Lyautey, Foch, Mangin, Franchet d'Espèrey, Weygand, Lacaze, Gamelin, de Lattre, Leclerc, Juin, Monsabert, Bethouart et le médecin général inspecteur Vincent, à qui elle fut attribuée pour son œuvre scientifique poursuivie comme médecin militaire.

PLUSIEURS étrangers ayant rendu d'éminents services à la France portent ou ont porté le ruban jaune et vert : Albert Ier, le roi Alexandre de Serbie, le grand-duc Nicolas, les maréchaux French et Douglas Haig, le général Pershing, Roosevelt, M. Churchill, le général Eisenhower. N'oublions ni deux sous-officiers princes de l'Eglise : Mgr Gerlier et Mgr Feltin, ni l'actuel président du Conseil, M. Pinay, ni son prédécesseur, M. Ramadier. Et n'oublions pas non plus les femmes médaillées, dont quarante-six au titre de la dernière guerre ou de la campagne d'Extrême-Orient.

Quelques unités d'élite ont vu accrocher à leur drapeau la Médaille militaire : le 1er bataillon de chasseurs, titulaire depuis Solférino de la Légion d'honneur, le 3e régiment de marche de zouaves, le 2e régiment de marche de tirailleurs, le régiment d'infanterie coloniale du Maroc, le régiment de marche de la Légion étrangère.

Et depuis le 21 janvier 1921, sur la tombe du Soldat inconnu, la Médaille militaire est posée près de la Légion d'honneur, en signe de la reconnaissance de la France à tous les fils qui l'ont vaillamment servie.

(1) Une fort intéressante exposition avait été organisée à cette occasion aux Archives nationales.

M. Poincaré remet la Médaille militaire au général Joffre à son quartier général (1914).

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « LES COMÉDIENS DE BOIS »

La première Conférence internationale du théâtre et de la jeunesse, organisée en avril dernier sous les auspices de l'U. N. E. S. C. O., avait pour objet de définir une doctrine sur l'importance du théâtre dans l'éducation. Les délégués des quinze nations représentées tombèrent d'accord sur vingt points et trois chapitres de recommandations, qui, espérons-le, ne seront pas lettre morte. Craignons seulement que, le théâtre étant inscrit au programme de l'année scolaire, il ne perde un peu de son attrait magique aux yeux des enfants. Mais si le concours officiel, qu'il convient toujours de n'accepter qu'avec prudence, pouvait avoir pour effet d'assurer une exploitation régulière aux comédiens de bois de Jacques Chesnais, d'une part, et au Théâtre de la Jeunesse de Léon Chancerel, d'autre part, le tout sans contrepartie fâcheuse, alors on aurait lieu de se montrer satisfait.

Jacques Chesnais, qui donne une nouvelle série de représentations à la Comédie des Champs-Elysées, est aujourd'hui quelque chose comme le démiurge de la marionnette. Depuis 1934, année où il a commencé son activité, il a donné près de trois mille représentations tant en France que dans le reste de l'Europe. Il n'ignore rien de tout ce qu'on peut faire avec ces lilliputiens à gaine, à fils et à tiges qu'il anime de ses mains savantes. Il a fait sur le sujet des conférences et des livres. Il projette aujourd'hui la création d'un grand théâtre national de marionnettes à Paris, où, à la vérité, il en existe déjà un... et de qualité : celui de R. Désarthis au jardin du Luxembourg. Mais Désarthis ne songe qu'au divertissement des petits. Jacques Chesnais, plus ambitieux, voudrait ajouter aux spectacles de marionnettes pour la jeunesse des spectacles pour adultes. Cet élargissement de la formule supposerait des auteurs écrivant spécialement pour marionnettes et aussi un public disposé à les suivre. Ce public existe-t-il déjà ? Le succès qui accompagne toujours Jacques Chesnais permettrait de le supposer, et le dernier état de son spectacle justifie et sa faveur présente et les espoirs qu'il peut légitimement nourrir. La majeure partie de la soirée est encore destinée à un jeune auditoire, bien que les grandes personnes puissent n'y être pas moins intéressées. *Au clair de la Lune, la Légende de saint Nicolas, le Tambour et la Rose, Malbrough s'en va-t-en guerre* réintroduisent les enfants dans un monde familier où l'humour, à point nommé, rejoint la poésie. Par la grâce du *Ballet maritime,* l'enfant déjà se retrouve de plain-pied avec l'homme, et j'entends l'homme dont les servitudes et les rigueurs de la vie n'ont pas desséché l'imagination. Sur le quai d'un port où un cargo est au mouillage, un matelot nanti d'un accordéon s'assoit sur une caisse et commence à jouer. Il faut voir avec quelle dextérité les doigts de la marionnette voltigent sur le clavier. Et devant le musicien, tout à coup, s'anime un curieux ballet : voici l'ancre, surmontée d'une tête de loup de mer à béret, prolongée de deux jambes filiformes ; puis ce sont, pareillement accommodées, la roue du gouvernail, la boussole, la guirlande multicolore des signaux. Tous les prestiges de la navigation sont rassemblés dans ce petit tableau furtif et charmant.

Nombre des vingt-deux numéros dont est composé le programme de Jacques Chesnais appelleraient un commentaire détaillé. Je citerai seulement, dans la seconde partie, consacrée au « Lilliput Circus », les Tapissini's, acrobates cascadeurs qui se contorsionnent, se désarticulent, se tiennent en équilibre à bout de bras, et miss Tourbillon, « la reine du trapèze volant », sans oublier l'illusionniste Mystérios, dont la science va jusqu'à transformer une femme en arbre. Peut-être ai-je plus goûté encore *le Ballet des étoiles,* où l'on voit un vieil astronome à chapeau pointu s'endormir pour permettre à toute la voie lactée de le visiter en rêve. Ainsi paraissent successivement le Centaure, Mercure, la Vierge et jusqu'à Vénus elle-même, ces astres étant, bien entendu, matérialisés sous les plus aimables formes. Finalement, Vénus transforme le vieillard en jouvenceau et l'entraîne avec elle. C'est d'un goût ravissant, comme le sont les sketches des *Mille et une Nuits,* des *Fleurs enchantées,* de *la Féerie sous-marine.* Le moindre de ces tableautins est scrupuleusement mis au point. Merci, Jacques Chesnais, d'être ce que vous êtes, c'est-à-dire un enchanteur, qui aurait battu Merlin lui-même, et surtout, un poète !

HISTOIRES EN COULISSES

CRITIQUE DRAMATIQUE

Les Dialogues des Carmélites *sont en effet chargés d'entretenir chez certains « bien-» pensants », avec le semblant d'une bonne conscience, qui leur fait cruellement défaut, la peur conseillère du crime. C'est bien l'angoisse (très peu chrétienne) d'une classe d'exploiteurs féroces qui commande les charges policières à Paris, les feux de peloton d'Athènes, les lâchers de microbes au-dessus de la Corée, les assassinats partout dans le monde. » Si Bernanos a lu ce compte rendu de* l'Humanité, *il a dû se retourner dans sa tombe. De rire.*

LÈVE-TOI ET MARCHE !

Grand branle-bas de combat aux éditions Grasset. M. Hervé Bazin vient d'apporter le manuscrit de son nouveau roman. Après le triomphe de Vipère au poing, la Tête contre les murs *et* la Mort du petit cheval *ont déçu, quoique le public leur ait fait bon accueil. « Ce n'est pas mal, a dit Bernard Grasset après avoir pris connaissance du manuscrit, mais il nous faudrait un titre à tout casser. »*

Et, regardant Hervé Bazin assis en face de lui :

— Lève-toi et marche ! dit-il.

Le titre était trouvé.

Au Lido, William Holden assista, avec sa Brenda Marshall, à la première de la nouvelle

Soirs de Paris...

JOLI mois de juin !

Il y a un gala, un cocktail, une nuit de chose et une « party » par vingt-quatre h et il y a même des gens qui assistent à tou festivités. Quel courage !

La comtesse de Perrégaux et la vicomtesse d reçurent au Jockey Club. Ce fut une charmante où se retrouvèrent quelques invités du baron de Rothschild, qui la veille avait donné une ré au château de Gros-Bois, aimablement prêté princesse de La Tour d'Auvergne.

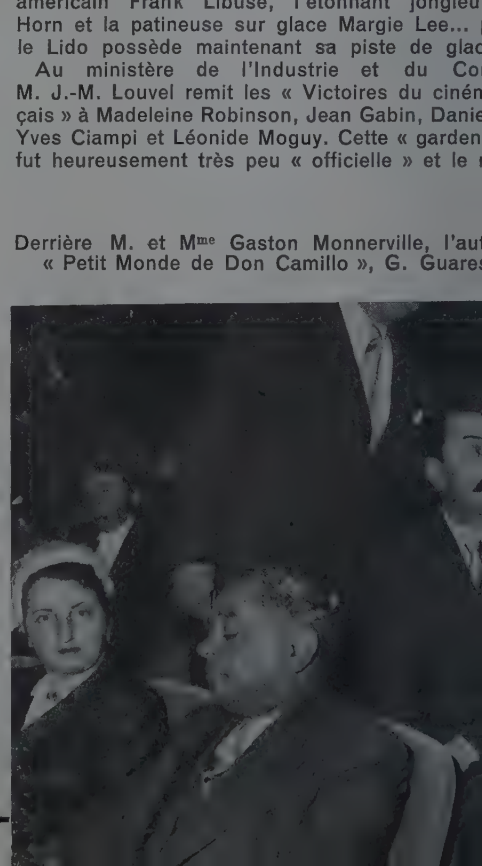
« Vous étiez à Gros-Bois ? Moi aussi, mais sible de se retrouver dans cette foule ! Vous chez les Winston ? »

Et pris dans l'engrenage (fatal) de la Grande de Paris les participants de ce marathon ne songent même plus à ménager leurs forces qu'ils soient vus partout.

A la première de gala du film « le Petit Mo Don Camillo », M. Robert Schuman s'est be amusé, et l'œuvre de Julien Duvivier fut long applaudie. Nous assistâmes ce même soir à la p de la nouvelle revue du Lido. Pierre Louis-Gi René Fraday présentèrent un joyeux et joli sp avec trois nouvelles attractions de qualité : le c américain Frank Libuse, l'étonnant jongleu Horn et la patineuse sur glace Margie Lee... le Lido possède maintenant sa piste de glac

Au ministère de l'Industrie et du Co M. J.-M. Louvel remit les « Victoires du cinén çais » à Madeleine Robinson, Jean Gabin, Danie Yves Ciampi et Léonide Moguy. Cette « garden fut heureusement très peu « officielle » et le

Derrière M. et Mme Gaston Monnerville, l'au « Petit Monde de Don Camillo », G. Guares



Lido également, Jean Marais soupait avec
none Paris. On les dit fiancés. Se marieront-ils ?

PAR MARCEL IDZKOWSKI

ut enchanté d'accueillir dans ses jardins tout ce que
inéma français compte de jolies femmes. A la même
re, au Cercle de la France d'outre-mer, le préfet
urice Bonafous remettait les palmes académiques
olette Mars. Le violet lui va très bien au teint.

N hommage national a été rendu à Victor Hugo
en présence de M. Vincent Auriol et des membres
du gouvernement. L'idée d'une soirée au Panthéon
semblait une gageure. Ce fut une exceptionnelle
ssite, à laquelle il convient d'associer le Comité
ciel des Fêtes de Paris et l'organisateur du spec-
le, M. Dussurget. Dans ce cadre d'une imposante
uté, sous les nobles coupoles éclairées par de
ssants projecteurs et d'où pendaient de grandes
peries tricolores, nous entendîmes Jeanne Boitel
lean Yonnel et l'orchestre de la Société des Concerts
Conservatoire sous la direction de M. Pierre Dervaux,
dirigea avec une rare maîtrise la « IXe Symphonie »
Beethoven. MM. Paul Vialar, président de la Société
gens de lettres, Pierre Descaves, président de la
lération internationale des Sociétés des gens de
res, et André Maurois, de l'Académie française,
quèrent l'œuvre et la vie de Victor Hugo. Dans ce
d'éloquence M. André Maurois nous parut le
ux inspiré. M. André Marie, ministre de l'Education
onale, apporta à notre poète national l'hommage
gouvernement. Il le fit avec son éloquence coutu-
re, et sa voix puissante lui permit, mieux qu'aux
es orateurs, de se faire entendre dans cette immense
où l'acoustique, grâce aux efforts des techniciens,
t cependant pu être considérablement améliorée.

tinguett était, elle aussi, au Lido. Son fils,
le docteur de Silva, l'y accompagnait.

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR « DUEL SOUS LA MER » ET « LES HOMMES-GRENOUILLES »

Le hasard des exclusivités a jumelé la sortie de deux films américains dont la similitude est telle qu'elle paraîtrait extraordinaire si elle n'était provoquée par une loi que nous connaissons bien. Les grands studios d'Hollywood n'ont d'autre recette que l'empirisme pour chercher le succès. Sans doute, de loin en loin, se livrent-ils à des expériences de laboratoire ou adoptent-ils une politique de prestige.

Ce n'est jamais qu'à titre exceptionnel, encore plus exceptionnel même que nous, Européens, pouvons nous en rendre compte, car ces bandes-là figurent toujours dans la petite minorité de films (un cinquième environ de la production totale) désignée pour l'exportation.

La règle constante demeure le respect des formules éprouvées. Si une comédie musicale fait recette, dix autres comédies musicales sont sur-le-champ mises en chantier. Si l'adaptation d'un roman d'Untel a plu, non seulement les droits de ses autres œuvres sont automatiquement achetés, mais encore ceux de romans qui paraissent voisins par le sujet, l'intrigue ou l'atmosphère. La seule limite admise à ce rabâchage est la saturation du public. Or l'expérience prouve que celle-ci n'est pas vite atteinte. Les *westerns* et les policiers sont annuellement refaits en grande série sans qu'aucune lassitude se marque.

Parfois il en va autrement. Les recettes d'un genre marquent-elles un fléchissement, la fabrication se trouve stoppée avec une brutalité surprenante. Des films en cours de tournage, qui ont déjà coûté beaucoup d'argent, ne sont même pas terminés et le négatif impressionné est envoyé au bain chimique pour récupérer tout juste son poids de celluloïd et de sels d'argent. C'est ce qui s'est passé peu après l'armistice pour les œuvres qui évoquaient une guerre dont le public américain ne voulait plus entendre parler. Du coup, par une répercussion inattendue, n'ont été présentées que très tard et sans fracas publicitaire en France deux des plus parfaites réussites en ce domaine qui n'avaient eu que le tort d'être terminées trop tard : *Une Promenade au soleil* (sous l'affreux titre *le Commando de la mort*), de Lewis Milestone, et le documentaire romancé de John Ford sur les premiers épisodes de la guerre navale avec le Japon : *They were expendable*.

Les événements de Corée ont renversé la tendance, et les studios ont ressorti des projets enterrés cinq ans plus tôt ou ont commandé des scénarios originaux. Non seulement *Duel sous la mer* et *les Hommes-Grenouilles* appartiennent tous deux à cette nouvelle vague, mais leur cadre est le même : les opérations sous-marines ; et l'anecdote est à peu près pareille : il s'agit chaque fois d'un officier qui commence par se faire détester de ses subordonnés en appliquant inflexiblement la consigne, puis conquiert leur estime quand il leur a fourni la preuve que le courage — et non la peur ou l'automatisme — a dicté sa conduite.

Il est d'ailleurs caractéristique de la mentalité américaine que la discipline militaire lui paraisse toujours quelque chose d'étrange et d'inhumain.

Qu'on songe par comparaison avec quelle ivresse un Allemand, qui fut pourtant un individualiste révolté jusqu'au suicide, exalte jusqu'à l'absurde l'obéissance aveugle aux ordres : *le Prince de Hombourg*, de Kleist.

Dans *Duel sous la mer* le scénariste a même eu l'originalité d'essayer de montrer les répercussions qu'un conflit intérieur de cet ordre pouvait avoir sur le comportement ultérieur de l'officier une fois la guerre finie. On ne sait trop s'il faut le louer pour une ambition aussi rare ou le blâmer pour sa maladresse dans l'exécution. Il s'y trouve aussi une volonté implicite de considérer le conflit coréen comme la suite naturelle et logique de la seconde guerre mondiale après un simple entr'acte de cinq ans qui me paraît d'un goût douteux, même en admettant qu'elle représente le point de vue du militaire de carrière.

En revanche, les vues sous-marines des *Hommes-Grenouilles* doivent à leur qualité photographique de participer à cette étrange poésie qui demeure aussi envoûtante depuis la première tentative des frères Williamson jusqu'aux récents documentaires de Cousteau.

Comme toujours, dans ces films de série le décor de l'histoire est beaucoup plus intéressant que celle-ci. La marine américaine a largement coopéré à la prise de vues, ce qui nous vaut une reconstitution à la fois fidèle et dramatique de différentes opérations militaires qui, elles, par bonheur, ne doivent rien à l'inspiration défaillante des scénaristes.

HISTOIRES EN BOBINES

RIEN NE RÉUSSIT COMME LE SUCCÈS

D'ORES et déjà le Petit Monde de Don Camillo *a obtenu de telles recettes que les producteurs ont commandé une suite :* le Retour de Don Camillo. *Fernandel, qui s'est engagé à tourner toute une série d'autres films, n'éprouvait aucune envie de réendosser la soutane, mais avait scrupule à refuser. Il s'en tira en demandant un cachet qu'il jugeait lui-même prohibitif* (1). *Celui-ci lui fut alloué sans discussion.*

(1) 25 millions (confidentiel).

L'ILE DES FILMS PERDUS

HUIT films français complètement terminés depuis plusieurs mois ne trouvent ni une sortie en exclusivité ni une sortie générale dans les salles. N'en donnons pas les titres pour ne pas aggraver leur cas. Mais ce sont sans exception des productions commerciales, avec vedettes connues et scénario fait sur mesure d'après le prétendu goût du public.

N'en concluons pas trop vite que le public a pris le goût de la qualité : trop d'autres films sortent chaque semaine qui sont aussi médiocres, sinon pires, que ceux-là. Du moins la vulgarité et la sottise ne paient-elles pas automatiquement leurs auteurs. C'est déjà ça.

CEUX QUI PIEUSEMENT... La voix profonde de Jeanne Boitel fait retentir l' « Hymne aux morts » sous les voûtes du Panthéon, où « la patrie reconnaissante » rend hommage à Hugo.

DEUX GRANDS PRIX DU DISQUE, le président Edouard Herriot (éloquence) et Edith Piaf (chanson) se félicitent chaleureusement après avoir tous deux reçu leur « Oscar ».

MES HUMORISTES ET MOI

PAR GÉRARD CAILLET

M. Pierre Daninos.

On m'a dit : « Fais un article drôle. » J'ai écrit une demi-ligne de points de suspension et je l'ai terminée en ajoutant : « ... et moi ». Il paraît que c'est comme ça qu'on procède : j'ai consulté les professionnels. Je vais maintenant parler à la première personne ; je verrai bien ensuite de quoi j'ai parlé.

Alors je remplacerai les points de suspension.

Je crois bien que la découverte de ce système a commencé, chez nous tout au moins, avec *l'Œuf et Moi* (1), d'une nommée Betty Mac Donald, qu'a suivi bientôt *Koch et Moi* — d'un goût douteux ! — de la même. On la réimprimait toutes les semaines, Betty Mac Donald ! Il n'en faut pas plus pour lancer une mode...

Celle-ci a quelque chose de pratique : vous voulez savoir si un livre « gai » est drôle ? — ce qui n'est pas toujours la même chose — regardez le titre. S'il y a « moi », vous pouvez acheter en toute confiance. *Mes Hommes et Moi* (2), de Renée-Pierre Gosset, c'est bon ; *Mes Elèves et Moi* (3), de Jean Burnat, c'est bon. Au contraire, regardez cette pauvre Nancy Mitford. Voilà trois années que l'on essaie de nous persuader qu'il s'agit d'un auteur comique. Eh bien, je viens encore d'essayer de rire en lisant *le Cher Ange* (4) ; je n'y suis toujours pas arrivé. Que cela ne s'appelle-t-il *l'Ange et Moi* ? Autre vérification : Fernand Rauzéna ; j'ai récemment exploré *Dans les mains du Serpent* (5) ; j'y ai trouvé des phrases très spirituelles, comme : « Cette lettre était écrite en volapuk, langue que le marquis parlait dans l'intimité », et, croyez-vous ? je n'ai même pas souri. Motif : le titre ! Appelez cette histoire *le Serpent et Moi,* et la phrase devient irrésistible...

Ici je reprends le souffle et je contemple ma pile de livres avec inquiétude. C'est qu'il y a le cas Gilbreth. Vous savez bien, cette famille où ils étaient treize à la douzaine et où chacun raconte à tour de rôle les aventures des douze autres, ce qui fait que l'éditeur n'est certainement pas au bout de ses peines... Or je constate que le cas Gilbreth fait mentir ma théorie. Pas trace de « moi » dans *Treize à la douzaine* (6), pas trace de « moi » dans *Six Filles à marier* ni dans *Je suis un veinard.* Ce doit être la fameuse exception, ou une inattention du traducteur.

Car mon système vient de recevoir une confirmation éclatante : *Sonia, les autres et moi* (7) a mérité le prix Georges Courteline.

Ce n'est pas le premier livre de Pierre Daninos. Je me souviens encore d'*Eurique et Amérope* (ce n'est pas une coquille !), où il y avait beaucoup de bonnes choses, du *Carnet du Bon Dieu* et même d'un roman tout à fait remarquable qui s'appelait *l'Eternel Second.* On aurait pu leur donner des tas de prix, et je suis certain que, tout humoriste qu'il est, Daninos ne les aurait pas refusés.

La preuve, c'est qu'il a accepté, faute de mieux, l'Interallié en 1947. Mais l'Interallié n'est pas, en principe, un prix pour auteur comique...

Alors, en 1952, notre ami Pierre Daninos s'est décidé à sauter le pas.

Il a mis « moi » dans le titre. Quinze jours plus tard Marie-Jeanne Courteline lui remettait le laurier qui consacre le souvenir de l'auteur du *Train de 8 h. 47 et moi.*

Quelques minutes après, fort de l'aplomb des grands inventeurs, je me précipitais, la main tendue, vers Daninos. Comme les règles du savoir-vivre littéraire veulent qu'un confrère n'ait jamais l'air de se souvenir du livre qui vient de vous valoir un succès, j'ai enchaîné immédiatement :

— J'ai vu qu'on commençait à tourner *Elle et Lui...*

— Qui s'appellera à l'écran *Elle et Moi...*

— Je vous en félicite !

— ... et qui est de Jean Duché.

J'aurais dû m'en souvenir : n'ai-je pas écrit l'année dernière que Jean Duché pratiquait une sorte d'humour qui était autre chose que de l'humour ?

Ne m'en demandez pas plus : Duché — qui venait, lui, d'avoir le prix de l'Humour — devait, à l'époque, faire un article pour expliquer cela ; je crois qu'il ne l'a pas encore commencé parce qu'il est trop occupé à installer son appartement.

Mais je m'égare... *Sonia* et *Elle* (7), s'adjoignant le « moi » fatidique, sont deux tentatives fort réussies d'humour français qui valent largement l'humour américain. Je le dis. Cette constatation me comble.

Et si je m'aperçois que je n'ai pas écrit du tout l'article que je voulais, j'ai du moins trouvé ce qui devait, pour qu'il soit drôle à coup sûr, en constituer le titre.

(1) Laffont. — (2) Julliard. — (3) Calmann-Lévy. — (4) Stock. — (5) A. Martel. — (6) Ed. de Flore. — (7) Plon.

Photographies *France-Illustration* (Pierre Bizet, Roger Boulet).

LES ÉCRIVAINS SPORTIFS

A la corde, Thierry Maulnier, arbitre un match disputé (de droite à gauche) par Jean Silvain, Gilbert Prouteau, Bernard Villart, Lucienne Delforge, les sœurs Bordeau.

José Germain se prépare à courir le 60 mètres.

Est-ce pour se consacrer au sport que Jean Arnaud vient de démissionner de son poste de directeur des programmes de la Télévision française ?

PAR PAUL MOUSSET

Avec ses pelouses et ses arbres, le petit stade de la rue Lacretelle est un des plus jolis de Paris. L'Association des écrivains sportifs y célébrait, il y a peu de jours, sa fête annuelle de printemps.

Les épreuves le démontrèrent : on peut être sportif et écrivain à tout âge, au moins par procuration. Des petits Daninos (qui représentaient leur père, assoupi sur les lauriers du Prix Courteline) à José Germain, plusieurs générations s'affrontèrent à la course, au saut en hauteur, au lancement du poids. Les performances de Jean-Marie Conty, de Jean-François Brisson n'étonnèrent personne, tant ces deux athlètes ont l'habitude de vaincre. La même remarque vaut pour Gilbert Prouteau, qui, dans la course de relais, améliora ses chances en s'assurant pour co-équipière M^me^ Barrère, une championne connue.

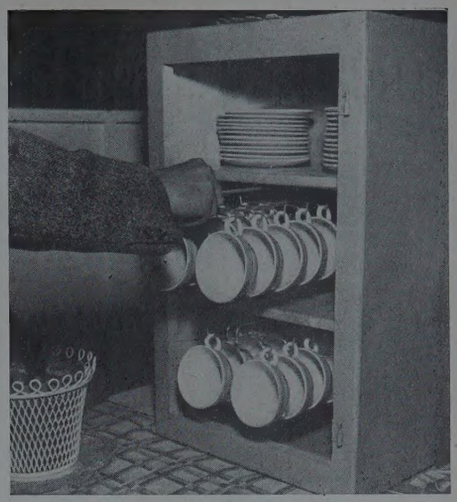
On ne parlait ni de tirages ni de droits d'auteur. Les vrais sportifs se concentraient. Les autres, les moins vrais — nous — regardions les premiers. Lucienne Delforge discutait technique avec Henri Chabrol, auteur de *l'Honnête Florentine.* Cependant Thierry Maulnier remporta brillamment le 1.000 mètres.

Bref, cette fête de printemps fut pour son animateur, Marcel Berger, un nouveau succès.

AU XLIII[E] CONCOURS LÉPINE

LA SOCIÉTÉ DES PETITS INVENTEURS CÉLÈBRE BRILLAMMENT SON CINQUANTENAIRE

Ce montage ingénieux permet l'adjonction d'un placard ou d'un vestiaire sans modifier la surface corrigée de l'appartement.



A l'intention des ménagères voici un porte-tasses à glissière qui s'adapte à l'aide de quatre vis à l'intérieur des placards.

Pour son cinquantième anniversaire, l'Association des petits inventeurs français n'aura pas prodigué en vain sa peine et son ingéniosité : 1952 aura été une « bonne année » pour le concours Lépine. L'accroissement des demandes d'exposants a en effet amené les organisateurs à effectuer une sélection préalable, et l'exposition gagne en intérêt véritable ce qu'elle perd, peut-être, en pittoresque. Dans l'ensemble, on a fait du « neuf » — comme il se doit — mais aussi beaucoup de « raisonnable ».

Même la *bicyclette* — qui est cette fois *marine* et non plus aérienne — a renoncé à ses prétentions « atomiques ». Le prototype de « mater bike » présenté dès l'entrée du Salon, réalisé avec soin par un inventeur habile, se révèle d'une robuste simplicité. Les flotteurs gonflables et le cadre métallisé, qui entrent, pour le transport, dans une modeste valise, réussissent à constituer un ensemble « sérieux ».

Au rayon des maquettes, la *salle d'eau portative* devrait tenter les constructeurs spécialisés. Grâce à un double système de vidange et à une paillasse amovible, l'évier fait place instantanément à la baignoire et à la douche ; et l'ensemble des accessoires, bien étudiés, ne doit pas dépasser le poids de 14 kilos.

Et voici la *porte-placard*. Il suffisait d'y penser, bien sûr ! Il n'en reste pas moins que cette dernière trouvaille est appelée, sans aucun doute, à faire une brillante carrière dans ces appartements toujours trop petits dont elle « corrigera » ingénieusement la superficie. Une double charnière, deux serrures « va-et-vient », des panneaux de contreplaqué et d'Isorel, et la porte de la salle de bains devient penderie, celle de la cuisine, placard à vaisselle. Le tout s'ouvre et se ferme du bout du doigt, disparaissant dans l'épaisseur du mur ou de la cloison.

Ne quittons pas le rayon « cuisine » sans mentionner deux nouveautés utiles : le *porte-tasses* et l'*adapte-assiettes*. L'un est à portée de la main dans un placard, où il se fixe à l'aide de quatre vis, un service à thé ou à café complet accroché à une glissière mobile. L'autre fixe au bord des plats et assiettes de petits récipients plastiques destinés aux accessoires et accompagnements, des olives à la sauce des asperges, en passant par la mayonnaise. Il y a aussi une « lazy Suzan » renouvelée de la belle époque américaine et destinée à la table familiale, où elle assure le service dans son mouvement giratoire. Elle est l'œuvre d'un certain Pierre Alidière, dont nous reparlerons.

Une horloge tout en bois attire les curieux. Certes, la réalisation est originale, bien moins cependant que les outils qui ont permis de la fabriquer : la *scie-raboteuse* et la *boîte d'onglet graduée*. Ces deux instruments permettent d'entailler le bois à une profondeur déterminée, sans habileté particulière, grâce à une semelle réglable à l'aide de vis. Cet appareillage existe en deux tailles : « scolaire » et « professionnelle ».

Revenons aux appareils ménagers avec les casseroles à double paroi : « Baisse de 50 % — dit un prospectus — de la consommation de combustible. » La série complète s'emboîte en hauteur et permet la cuisson de deux plats l'un au-dessus de l'autre par récupération des calories perdues.

Nouveauté encore, les housses transparentes qui protégeront jusqu'au vestiaire de la salle de spectacle les fines chaussures de soirée. Perfectionnement inédit : le *presse-tube* à crémaillère, qui aura raison des dentifrices les plus récalcitrants. Invention pratique : le rasoir à lame cintrée, avec lequel il est impossible de se couper, les quatre coins de la lame étant recouverts par un moulage de matière plastique. Progrès technique : la fourche élastique pour bicyclette, qui utilise, au choix, ressort hélicoïdal ou amortisseurs de caoutchouc...

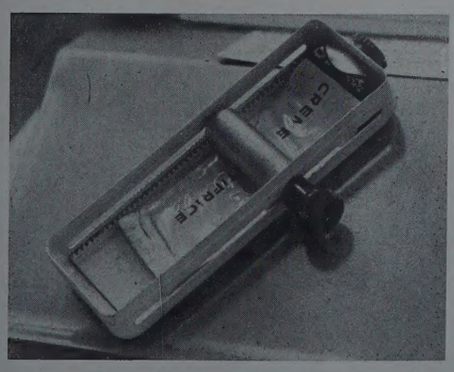
Une mention spéciale, peut-être, en faveur de la règle *anti-tache* destinée aux écoliers ? Imaginez une règle de bois, creusée et emplie de coton, dont l'ouverture longitudinale est fermée par une tige de métal. On trace le trait à l'aide de la tige, on tourne cette dernière avec son axe, et l'encre disparaît à l'intérieur.

A la sortie nous retrouvons M. Alidière... et son taxi. Sur ce véhicule, que les Parisiens ont pu rencontrer au hasard d'une course, sont actuellement juxtaposées vingt et une inventions différentes.

La plus spectaculaire est peut-être l'indicateur de direction, qui se présente sous la forme d'un cône lumineux pivotant et inclinable, perché sur le toit.

L'inventeur, un « vieux du taxi », ne pouvait oublier les agents de la circulation, et il reste dans la meilleure tradition du concours Lépine en proposant un bâton blanc lumineux automatique au président d'honneur de l'Association des petits inventeurs : M. Jean Baylot, préfet de police.

Claude Thomas.



Dans la bonne tradition du « Concours » voici un presse-tube simple et commode.

EXTRAITS DU CATALOGUE

Jeux et jouets : Fronde sous-marine spécialement conçue pour la chasse aux petits et moyens poissons.

Appareils ménagers : Aquarium à anse creuse permettant au poisson de se mouvoir au-dessus du niveau normal de l'eau.

Hygiène, médecine, chirurgie : Appareil à écarter les doigts de pied pour poser facilement et rapidement le vernis sur les ongles.

Classe internationale : Appareil pour obtenir des marges régulières à droite dans l'écriture à la machine.

L'un des héros du XLIII[e] Salon est sans conteste M. Alidière et son taxi perfectionné.

PETITES CHRONIQUES

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA SOCIÉTÉ DU PREMIER EMPIRE :

Jules Bertaut, *Marie-Louise, femme de Napoléon Ier* (Amiot Dumont, 284 pages). Nulle femme n'a été plus maltraitée par les historiens que l'impératrice : ingratitude, inintelligence, légèreté, elle s'est vu reprocher toutes les faiblesses, que peut accumuler une femme indigne du rang auquel la fortune l'a élevée.

Avec son habituelle sûreté d'érudition et de jugement, M. Jules Bertaut revise ce procès et tempère ces griefs. Marie-Louise n'était pas faite pour être la compagne d'un conquérant. Il lui eût fallu un petit bonheur bourgeois — celui qu'elle trouva à Parme entre les bras de Neipperg. Elle resta en France l'étrangère, vouée à toutes les influences quand l'Empereur s'absentait. « C'était, dira celui-ci, une bonne petite épouse timide, qui avait toujours peur en se voyant au milieu des Français qui avaient assassiné sa tante. » Au fond, il avait gardé sa préférence pour Joséphine, parce qu'il s'était élevé avec elle. Il traitait Marie-Louise en enfant gâtée ; lors de l'écroulement sa principale préoccupation sera de lui dissimuler la gravité de la situation. « Ayez confiance en moi, lui disait-il ; est-ce que je ne sais plus mon métier ? »

Sur le rocher de Sainte-Hélène il ne cessera de penser à sa « bonne Louise ». Avant de mourir il mande à Antommarchi : « Je désire que vous preniez mon cœur, que vous le mettiez dans l'esprit de vin et que vous le portiez à Parme à ma chère Marie-Louise. » L'ex-impératrice était moins expansive : « Je lui dois de la reconnaissance pour la tranquillité indifférente dans laquelle il m'a laissée vivre au lieu de me rendre malheureuse. »

Neipperg, qui fut son « chevalier d'honneur » avant de devenir son mari, semble l'avoir mieux comprise. La petite cour de Parme était à la mesure de ses ambitions : elle y vécut des jours tranquilles. Quand elle épousa en troisièmes noces le grand chambellan Bombelles — pour des raisons d'intérêt plus que de sentiment — c'était une vieille femme. La veuve de Napoléon n'était plus qu'une petite princesse italienne. Mais tout Parme l'aimait, et quand elle mourut le menu peuple, pour lequel elle s'était toujours montrée pleine de gentillesse, défila avec une piété émue devant le catafalque.

ALBERT MOUSSET.

LES ADMIRATEURS DE J.-J. ROUSSEAU POURRONT VISITER LE NOUVEAU MUSÉE DE MONTLOUIS

UN nouveau musée Jean-Jacques Rousseau vient d'être inauguré à Montlouis, la maison qu'habita l'écrivain à Montmorency, de 1757 à 1762. Cette demeure est pour les admirateurs de Jean-Jacques un sanctuaire d'autant plus précieux que leur auteur favori y rédigea la *Lettre à d'Alembert, la Nouvelle Héloïse, le Contrat social, l'Emile* et qu'il y passa les années les plus paisibles, presque les plus heureuses de sa vie.

M. Albert Sarraut, président de l'Assemblée de l'Union française, que l'on voit sur notre photographie examinant quelques-uns des documents exposés, présidait la séance d'inauguration.

De nombreuses personnalités du monde des arts et des lettres y assistaient, notamment M. Paul Vialar, président de la Société des gens de lettres. Genève était représentée par le président de son conseil municipal, M. Ostermann, qui était entouré de plusieurs notables de grandes cités helvétiques.

A la suite de la visite du musée, effectuée sous la conduite du conservateur, M. René Chapuis, les personnalités ont eu le privilège d'entendre un concert de musique du XVIIIe siècle, où furent exécutées, en particulier, des œuvres de Rousseau.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Le Club des Habits rouges

LE Club des Habits rouges vient de renouveler son comité. M. Pollet-Ternynck — qui en assurait la présidence avec un dévouement inlassable depuis 1921, date de sa création — ayant été appelé à la tête de la Fédération française des sports équestres, il a cédé ses fonctions à M. Beghin, propriétaire réputé, élu à l'assemblée du 7 juin au maximum des voix. La même assemblée a immédiatement nommé M. Pollet-Ternynck président d'honneur et fondateur à vie.

D'autre part, le comte de Toulouse-Lautrec, vice-président depuis 1921, s'est démis en faveur de M. Jacques Giraud. Il en est de même de M. Jacques Delesalle, secrétaire général, qui passe ses attributions à M. Moizard.

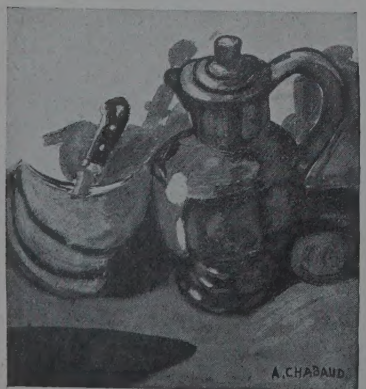
Tous les gentlemen présents le 7 juin ont marqué leur reconnaissance au comité sortant et leur foi dans l'avenir aux nouveaux dirigeants.

TRÉ-HARDY.

A TRAVERS LES GALERIES

Metzinger : le cubisme

QUARANTE peintures, de 1910 à 1952, de Metzinger sont exposées à la galerie Art vivant. Metzinger, qui fut un des promoteurs du cubisme et qui lui consacra, avec Albert Gleizes, un ouvrage de base, reste un des maîtres pour lesquels le domaine de l'harmonie des rapports est inattaquable. Sa peinture révèle une connaissance approfondie de son art.



A. CHABAUD. — « Le Pot vert ». Exposition cercle Volney, 7, rue Volney, du 20 juin au 13 juillet.

Bérény : l'impressionnisme

DIDIER BÉRÉNY (Galerie Allard) évolue toujours vers un art de traduction à la fois directe et sensible de la nature. Ses paysages sont lumineux et l'artiste semble tirer des leçons de l'impressionnisme en adaptant celui-ci à son propre tempérament. Dans ses natures mortes il subit l'ascendant de Cézanne, mais son art reste personnel.

LES RELIURES DE Mme THÉRÈSE MONCEY

A LA Galerie Doucet Mme Thérèse Moncey, grand prix de la reliure française 1950, a réuni cent livres « habillés » par ses soins. Son goût, son adresse, son intelligence à adapter ses reliures aux intentions de l'auteur lui ont conquis l'estime des bibliophiles. La pièce capitale de cette exposition est un exemplaire des *Géorgiques* illustré par Dunoyer de Segonzac. Au vernissage de cette exposition on remarquait de nombreuses personnalités, dont M. André Maurois, qu'on voit sur notre photographie en compagnie de Segonzac et de Mme Thérèse Moncey.

GALERIE

GALERIE MARCEL BERNHEIM
35, rue La Boétie

OLGA OLBY

du 20 juin au 5 juillet

RENTE 3,5 %

N'attendez pas que l'or baisse pour vendre le vôtre et souscrire à l'emprunt.

Votre capital sera vraiment garanti.

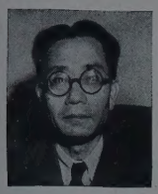
73

SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

LE NOUVEL AMBASSADEUR DU JAPON



Le 12 juin est arrivé à Paris, par le train de Rome, le nouvel ambassadeur du Japon en France, M. Kumao Nishimura. Il sera le premier à représenter son pays dans notre capitale depuis la signature du traité de San Francisco. En nous envoyant M. Kumao Nishimura, le Japon montre l'importance qu'il attache au rétablissement des relations d'amitié entre les deux nations.

LE PRÉSIDENT LOPES A PORTO

Pour la première fois depuis son élection à la magistrature suprême le général Craveiro Lopes, président de la République portugaise, s'est rendu en visite officielle à Porto. Il a été solennellement reçu par le maire de la ville, auprès de qui on le voit, peu après son arrivée, dans la voiture qu'entoure une foule enthousiaste.

« LA RAISON DE MA VIE »

Ce titre est celui du livre où Mme Eva Perón exprime son dévouement pour le peuple argentin, au service duquel elle a consacré son existence. Ce livre vient d'être traduit en français, et le premier exemplaire de cette traduction revenait de droit à la présidente. Au cours d'une cérémonie, M. Raoul Solar, l'éditeur du volume, a remis cet exemplaire à M. Federico Del Carril, chargé d'affaires d'Argentine.

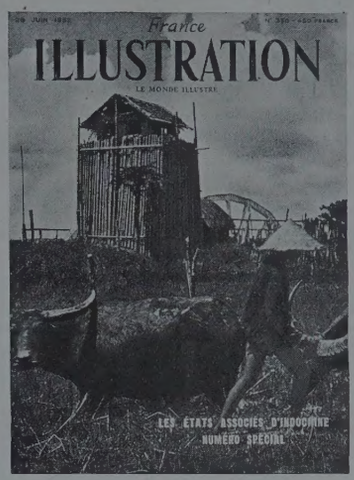
LES « FILS DES TUÉS » ONT VINGT-CINQ ANS

Du 22 au 25 mai s'est tenu à Arras le Congrès national des « Fils des tués » (Fédération nationale des fils des morts pour la France). Ce congrès revêtait une importance particulière pour le mouvement, qui célébrait à cette occasion le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Le président Auriol avait bien voulu accorder au congrès son haut patronage.

FRANÇAIS ET BELGES RAPPELLENT LE SOUVENIR DES LUTTES COMMUNES

Des centaines d'anciens combattants belges des deux guerres se sont rassemblés à Paris les 14 et 15 juin, à l'occasion des deux premières « Journées d'amitié franco-belge » organisées par l' « Union combattante France-Belgique ». Cette manifestation, placée sous la présidence de MM. Robert Schuman et Van Zeeland, était destinée à prouver que la fraternité d'armes franco-belge, cimentée sur les champs de bataille, est aujourd'hui plus vivante que jamais. Elle a pleinement atteint son but.

Samedi prochain 28 juin



UN NUMÉRO SPÉCIAL

TRÈS DOCUMENTÉ ET ABONDAMMENT ILLUSTRÉ DE PHOTOGRAPHIES EN NOIR ET EN COULEURS

RETENEZ-LE DÈS AUJOURD'HUI CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL

★

CE NUMÉRO SPÉCIAL SERA SERVI A TOUS NOS ABONNÉS

LE TOURNOI DE GOLF DAKS

Le tournoi de golf professionnel Daks aura lieu cette année les 25, 26 et 27 juin au Wentworth Golf Club, les merveilleux et pittoresques links de Virginia Water, près de Windsor, à une quarantaine de kilomètres de Londres.

Ce tournoi, l'un des plus richement dotés de l'année sportive (£2.000 de prix) a attiré un nombre d'inscriptions (des meilleurs professionnels de la classe internationale) qui semble devoir dépasser celui de l'an dernier. Celui-ci était déjà un triomphe. La victoire était alors échue à John Panton, après une lutte épique avec Bobbie Locke.

Disputé sur 72 trous, d'après les règles de la Professional Golfers' Association, ce tournoi est devenu en même temps qu'une épreuve classique une fête de l'élégance déjà surnommée « l'Ascot du golf ».

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le Saint-Siège sera représenté à l'U. N. E. S. C. O.

L'U. N. E. S. C. O. avait, voilà quelque temps, invité le Saint-Siège à se faire représenter à ses réunions par un observateur permanent. Répondant à cette proposition, S. S. Pie XII a confié ces fonctions à S. Exc. Mgr Roncalli, nonce apostolique à Paris. Le poste d'observateur adjoint échoit à Mgr Pedroni.

Distinctions

La Révérende Mère Agnès Briand, qui dirigea pendant de longues années la léproserie de Makogaï, dans les îles Fidji, et fit de cet établissement un modèle, vient de se voir décerner la Légion d'honneur. Elle avait déjà reçu l'ordre de l'Empire britannique pour services rendus à la colonie de Fidji.

LA KERMESSE « RHIN ET DANUBE »

Le 5 juin le président de la République inaugurait, au Jardin d'acclimatation, la grande fête de l'association « Rhin et

Danube » organisée avec le concours de la Radiodiffusion française et de radios étrangères, qui présentèrent plusieurs de leurs émissions les plus populaires.

LE PARK HOTEL VITZNAU
LAC DE LUCERNE
PLAGE PRIVÉE — GRAND JARDIN
TENNIS — GARAGE
En auto : une demi-heure de Lucerne. E. Rüegger, directeur.

AGRIFLAMME LANCE-FLAMMES AGRICOLE
BRULEUR A GRANDE PUISSANCE
fonctionnant au pétrole
POUR TOUTES APPLICATIONS AGRICOLES OU INDUSTRIELLES

DÉTRUIT les mauvaises herbes, les ronces, etc.
Aseptise les terres, carbonise les détritus.
DÉCAPE, DÉGÈLE, DÉSINFECTE
poulaillers, étables, bergeries, porcheries, etc.
ET POUR CENT AUTRES USAGES
Appareil complet, emballé, franco France continentale : **16.300** francs.
Autres modèles à 2 et à 4 brûleurs. - Notice G sur demande.
TECHNIQUES AGRICOLES MODERNES DAN
9, rue Mazarine, PARIS-6e 83-38

LES SPECTACLES

THÉATRE DE PARIS Tous les soirs 21 h. MATINÉE, DIMANCHE 15 h.
Joaquin Perez Fernandez ET SES BALLETS DE L'AMÉRIQUE LATINE NOUVELLE VERSION

ATHÉNÉE THÉATRE LOUIS JOUVET
UNE RÉALISATION DE JEAN MERCURE, L'ÉVÉNEMENT DE LA SAISON !
... SUR LA TERRE COMME AU CIEL
CAUSSIMON VICTOR FRANCEN Jean MERCURE

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	Abt N° 1	Abt N° 2	Abt N° 3	Abt N° 4
Un an ..	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois ..	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	Abt N° 1	Abt N° 2	Abt N° 3	Abt N° 4
Un an ...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois ...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Vous pouvez faire poser
IMMÉDIATEMENT
par votre garagiste la
suspension
GREGOIRE
à flexibilité variable
sur 4 CV. RENAULT
et sur
TRACTION AVANT
*
Distributeurs exclusifs
POUR LA 4 CV.
SAPRAR 83, Bd Gouvion-St-Cyr
Etoile 75-01
POUR LA TRACTION AV.
TRACTA, 102 r. de Colombes
à ASNIÈRES (Seine) Grésillons 40-70

ATL 352

DERNIER ÉCHO D'UN GRAND BAL

Au cours du bal des Petits Lits blancs, au palais de Chaillot, fut tirée, selon la tradition, une tombola. L'un des premiers prix était un briquet Flaminaire en or, offert par les Etablissements Quercia. Il fut gagné par Mme Camille Gay.

Le tirage fut présidé par Mme Lana Marconi, qu'on voit, sur notre photographie, allumer sa cigarette au briquet que lui présente Sacha Guitry.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Hommage à Gustave Samazeuilh pour ses soixante-quinze ans

Gustave Samazeuilh, l'un des plus éminents musiciens de notre temps, vient d'être fêté à juste titre par la Radiodiffusion française. A l'occasion de ses soixante-quinze ans — qu'il porte gaillardement — son nom a figuré au programme d'un concert de l'Orchestre national donné sous la direction de Gaston Poulet. On put ainsi apprécier la riche substance de *Cantabile et Capriccio pour cordes*, qui allie une harmonieuse essence à une incontestable originalité. L'inspiration coule de source, tempérée à merveille par une écriture correcte, savante. La grande cantatrice Marcelle Bunlet a exprimé avec ferveur la partie soliste de l'œuvre pour soprano et orchestre intitulée : *le Sommeil de Canope*. Tous ceux qui apprécient le talent de Gustave Samazeuilh espèrent vivement que cet hommage ne restera pas sans lendemain, car sa production mérite d'être inscrite en bonne place à nos programmes. Quelques jours plus tard cet artiste érudit, Bordelais de naissance, égrena quelques-uns de ses précieux souvenirs et rendit hommage aux compositeurs — ils sont légion — de sa petite patrie. Il agrémenta sa pertinente causerie de quelques exemples musicaux.

W.-L. Landowski.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJ. en la mairie de Rosny-sous-Bois (Seine), **28 juin, 14 h. 30. En un lot : du**

Domaine de Vaulichères

sis sur les communes de

TONNERRE, MOLOSMES et St-MARTIN-s/ARMANÇON (Yne)

Superficie tot. : 31 ha 65 a 47 ca. Mise à prix : 2.700.000 fr. Cons. pr. ench. 1.000.000 (Ch. visé). S'ad. : **Mairie de Rosny-sous-Bois** et au not., **Me BOSSY**, à Noisy-le-Sec (Seine), téléphone : VIL. 01-74 et 19-66.

Venez cet été à Suvretta Haus, St-Moritz. Tous les sports sous le soleil et à l'air vivifiant des Alpes, Dancing, Cabaret, Galas dansants, cuisine renommée. Pension complète 26 Frs Suisses par jour. Location aux Agences de Voyage ou directement à
SUVRETTA HAUS
ST. MORITZ, SUISSE

LOTERIE NATIONALE

TRANCHE DU
GRAND PRIX DE PARIS
29 JUIN 1952

61 N

219 LOTS ÉGAUX OU SUPÉRIEURS
A UN MILLION DE FRANCS
GROS LOT
80 MILLIONS DE FRS
■ Prix du billet : 15.000 f - ½ billet : 7.500 f ■

GSTAAD
La station élégante
DE
L'Oberland Bernois
Piscine magnifique - Tous les sports.
Juillet : Championnats internat. de tennis de la Suisse.
Prospectus : Office de Tourisme, Gstaad.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT
Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice
Ttes les joies de l'été - Son site - Sa piscine - Sa plage

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL
(Finistère)
HOTEL JAOUEN
Pension Septembre
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

BELGIQUE

VACANCES en BELGIQUE
LA PANNE-sur-MER
Hôtels grand luxe, pens. mod., villas, appts. Dem. notice doc. Syndicat d'Initiative, Mais. Com.

Wengen REGINA HOTEL
Maison de Ier ordre, plus belle situation face Jungfrau.
Oberland Bernois 1.300 m Jardin - Terrasse - Orchestre.

WENGEN. Région de la Jungfrau (Suisse). **Hôtel Falken.** 80 lits. Tél. 34431. Situation unique, tout confort, cuisine soignée.

VOUS VOUS DEVEZ DE CONNAÎTRE **TANGER** OÙ VOUS TROUVEREZ :
LE PITTORESQUE DE L'ORIENT ET LE CONFORT DE L'OCCIDENT
TANGER !! VILLE DE TOURISME PAR EXCELLENCE, POSSÈDE :
UN CLIMAT MERVEILLEUX, ÉTÉ COMME HIVER
DES MAGASINS BIEN ACHALANDÉS
40 HOTELS TRÈS CONFORTABLES
Demandez dépliant à l'Office du Tourisme - TANGER (Maroc).

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.